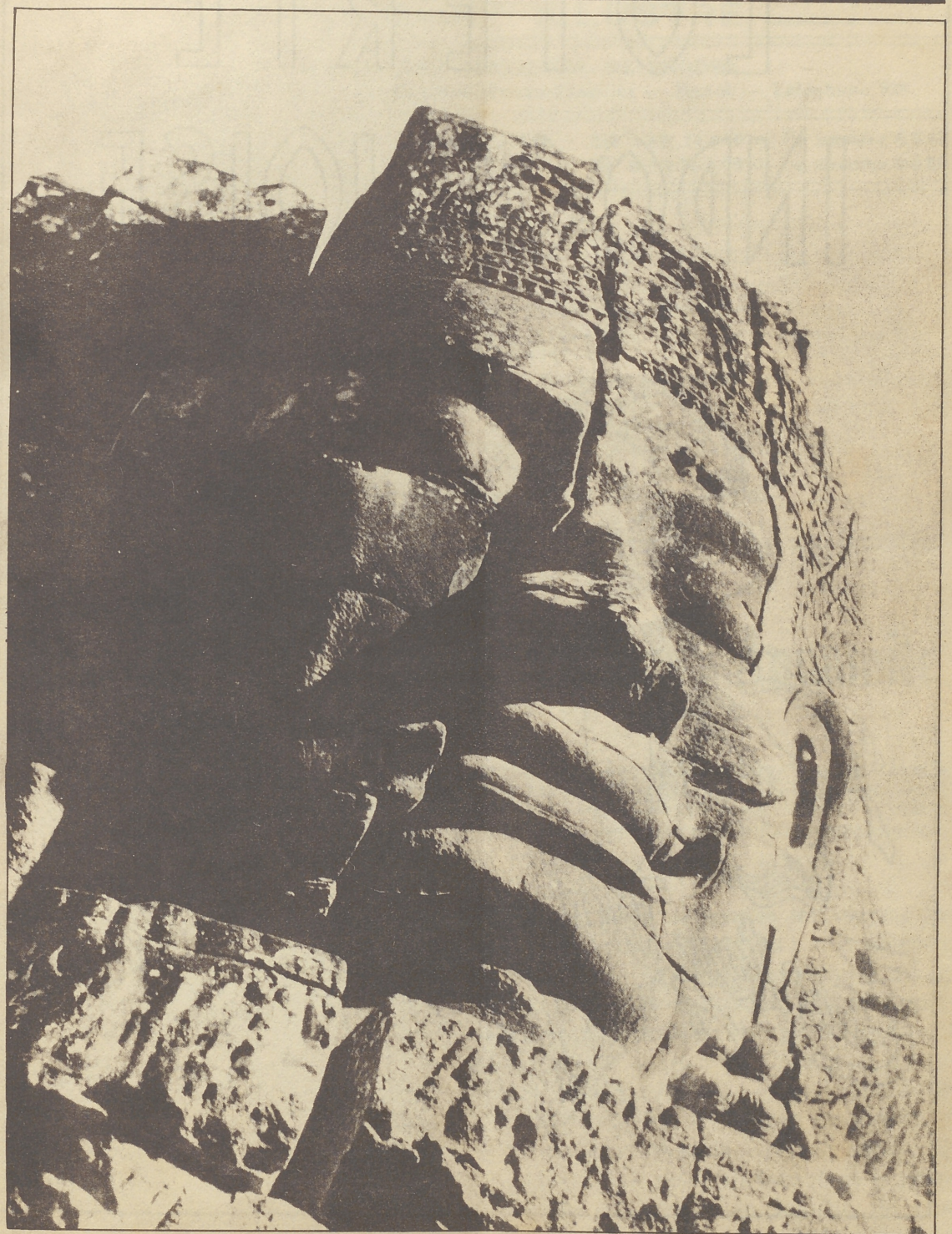
3e Année Nº 107 Le Nº 0$40 Jeudi 17 Septbre 1942

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



ANGKOR

Photo HESBAY

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 60

SOMMAIRE

	Pages
Culture française et Culture annamite	1
19 septembre : Anniversaire de la mort de l'immortel auteur du « Kim Vân Kiêu » : Nguyên-Du (1820)	3
L'effort français en Indochine. — La lutte contre l'usure, par J. SARLAT	7
La sagesse populaire de France et d'Annam (suite), par CHI-QUA HO-PHU	10
La visite du Gouverneur Général à Angkor, par G. CŒDÈS	I à IV
Les combats de buffles de Doson	V à VII
L'état d'avancement du Pavillon de la Cité Universitaire	VIII
Interview de M. le Commissaire Martin	13
Croquis tonkinois. — Bruits nocturnes, par G. DUFRESNE	15
Poésie des deltas annamites	17
La semaine dans le Monde :	
Les Informations de la Semaine	18
Revue de la Presse Indochinoise	19
La Vie Indochinoise	21
Solution des mots croisés n° 82	22
Mots croisés n° 83	23

Culture Française et Culture Annamite

Nous extrayons d'une étude de M. Nguyên-tiên-Lang, parue récemment dans la Gazette de Hué, *ces quelques réflexions qui précisent remarquablement les buts de l'action impériale de la France en matière culturelle. Cette doctrine est nôtre mais nous ne saurions mieux l'exprimer que ne l'a fait M. Nguyên-tiên-Lang.*

L'ACTION impériale française n'a pour but que d'aider les peuples colonisés à se retrouver eux-mêmes à travers la France, avec les méthodes apprises à l'Ecole de France.

.....

Les Français sont venus nous apprendre le français, mais en le faisant, ils ne tombaient pas dans l'erreur inhumaine des Chinois qui, en des siècles de domination, avaient créé en nous un complexe d'infériorité, nous faisant rougir de notre langue, et classer en deux catégories les œuvres littéraires dues aux Annamites : une littérature savante écrite en caractères chinois, quoique pensée en annamite (témoin la Proclamation en caractères de Trân-Hung-Dao invitant les Annamites à chasser les Chinois et à reconquérir l'indépendance), et puis une littérature dite vulgaire, en langue maternelle, littérature spontanément cultivée, aimée, chérie, apprise par cœur surtout dans le peuple, transmise de bouche en bouche, de chaumière en chaumière, mais littérature de se-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

conde zone, que les lettrés ne cultivaient qu'avec l'air de s'en excuser. Non, c'est un Français, Alexandre de Rhodes, qui inventa notre écriture quôc-ngu, alphabet latin adapté à la figuration des sons, c'est-à-dire des mots annamites. D'autres Français, missionnaires, administrateurs, officiers de marine, colons, professeurs, rassemblèrent les éléments épars de la culture annamite, exactement comme le ferait l'archéologue qui prépare l'anastylose d'un monument en ramassant les blocs de pierre épars provenant du monument en ruines qu'il veut restaurer. **Les premiers ouvrages de lexicographie, de linguistique, de grammaire, d'histoire et de littérature annamite, furent des travaux d'érudits français annamitisants. En même temps, écrivant sur le pays et ses hommes, disant leurs observations et leurs impressions, ces Français, en faisant l'éloge des traditions annamites, des institutions annamites et des qualités de la race annamite, rendirent conscience à l'élite annamite des possibilités de leur pays et les amenèrent à la notion de la confiance due à l'Annam, et de leurs responsabilités.**

. . . . . .

Si la colonisation occidentale postule évidemment la croyance, la foi en la supériorité de la civilisation occidentale, et si la France, comme toute autre puissance coloniale, ne peut pas, ne doit pas mettre en doute cette supériorité sans laquelle sa tutelle sur les peuples qu'elle dirige n'aurait plus aucune raison d'être, du moins avons-nous cette heureuse conjoncture qu'en la France, nous trouvons un pays qui n'a jamais été, à travers le cours de son histoire, « impérialiste », qui n'a jamais professé un patriotisme agressif et inconditionnel. La tradition française, la tradition classique qui est la vraie France, n'est autre que la croyance aux caractères communs de l'humaine condition. Le patriotisme français est un patriotisme humain.

. . . . . .

La culture française, quoique consciente de sa supériorité, n'est pas venue s'installer en face de la culture annamite sous le signe de l'orgueil. Elle n'a jamais forcé nos sympathies et nos admirations autrement que par l'excellence même de ses principes et de leurs témoignages. Elle ne nous a jamais incité au vandalisme à l'égard de notre passé et de ses vestiges ou à la mutilation de tout ce qui est inscrit (parfois à notre insu) dans les fibres de notre chair, dans les tréfonds de notre sensibilité.

La France n'a jamais eu pour but de faire de nous des ersatz de Français, de nous faire oublier que nous sommes, avant tout, des Annamites. Les Annamites les plus écoutés des Français, qui forment la véritable élite et l'école dirigeante, ce furent toujours des Annamites qui, tout en acceptant de la France de nouveaux modes de vie et de pensée, de nouvelles façons de réagir et de sentir, tiennent à rester Annamites, et cela non pas par un puéril souci d'amour-propre national, mais par un secret instinct qui leur fait pressentir un avenir où non seulement l'Annam aurait profité des apports de la France, mais la Métropole, à son tour, aurait pu, dans une certaine mesure, trouver en notre patrimoine spirituel quelques sources fraîches et nouvelles de sagesse et de sensibilité.

C'est sur ce ciment de l'amour qu'est bâtie la solidarité impériale française. Et c'est ce qui fait que lorsque le Maréchal Pétain, parlant pour une action limitée à la France métropolitaine, à l'harmonieux hexagone géographique cher à nos cœurs comme il est familier à nos yeux, entendit promouvoir d'abord les renaissances régionales et provinciales, l'enseignement des dialectes locaux et de l'histoire locale, l'amour et le culte des folklores de terroir, nous vibrons dans tout l'Empire, et nous transposons sur le plan qui nous intéresse directement, **cette féconde conception d'une unité faite de l'harmonie des éléments variés et non de l'uniformisation des éléments contradictoires.**

. . . . . .

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Anniversaire de la mort de l'immortel auteur du "Kim Vân Kiêu" : NGUYÊN-DU (1820)

Le "Kim Vân Kiêu" et son auteur, le poète Nguyên-Du

par S. E. PHAM-QUYNH
(La Poésie annamite)

Ce poète s'appelait Nguyễn-Du. Originaire de la province de Hà-tĩnh, il remplissait à la Cour les fonctions de Vice-Ministre des Rites. Réputé pour sa vaste culture chinoise et son grand talent littéraire, il fut envoyé par l'Empereur Gia-Long en ambassade à la Cour de Pékin. C'est pendant son voyage en Chine qu'il connut la malheureuse histoire d'une belle courtisane du nom de Thúy-Kiều, qui, après une vie d'amour et d'aventures de toutes sortes, finit par se suicider en se jetant dans la rivière de Tiền-Đường. Cette histoire l'avait tellement touché qu'au retour il composa en langue annamite un poème de plus de 3.000 vers sur la vie et les malheurs de la belle Thúy-Kiều.

On dit que cette histoire n'était pour lui qu'un prétexte à se peindre lui-même dans son héroïne ; car, comme tous les poètes, Nguyễn-Du avait beaucoup souffert de la vie, et comme tous les hommes de génie, il fut méconnu par ses contemporains qui, les uns le jalousaient, les autres cherchaient à lui faire du mal. D'un caractère très indépendant et ennemi des courtisans et des flatteurs, il était mal vu par ses collègues et ses supérieurs et par l'Empereur lui-même. Aussi, quelque temps après son ambassade en Chine il se démit de ses fonctions à la Cour et se retira dans sa province d'origine pour se livrer tout entier au culte de la nature et des lettres.

C'est dans sa retraite qu'il composa ce long poème qui, sans exagération et de l'aveu unanime de tous les lettrés du pays et de tous les étrangers qui connaissent notre langue et notre littérature est un vrai chef-d'œuvre.

Tous nos critiques s'accordent à le reconnaître comme une œuvre parfaite au double point de vue du fond et de la forme, et d'aucuns prétendent même que les vers en sont tellement impeccables qu'on ne peut en déplacer un seul mot, ni changer une seule syllabe.

La légende populaire a même idéalisé la conception de cette œuvre ; d'après elle, Nguyễn-Du, par une inspiration de génie, la composa entièrement en une seule nuit ; mais l'effort intellectuel qu'il dépensa ainsi fut tel que le lendemain ses cheveux étaient devenus tout blancs.

Ce qui fait la grande originalité du poème de Kiêu, c'est qu'écrit en une langue infiniment savante et littéraire, il est à la fois goûté par l'élite lettrée et par le peuple.

On peut dire que tous les Annamites, depuis le tireur de pousse-pousse jusqu'au plus haut mandarin, depuis la marchande ambulante jusqu'à la plus grande dame du monde, connaissent par cœur les vers du Kiều.

Il n'y a peut-être pas d'exemple dans aucune littérature d'une œuvre qui soit à ce point l'objet de l'admiration, je dirai même de la ferveur de tout un peuple.

Cette admiration va parfois jusqu'au fétichisme, car pour un grand nombre de nos compatriotes, le poème de Kiều est une sorte de livre d'horoscopes qu'on consulte dans toutes les circonstances de la vie.

Et, chose curieuse, il est rare qu'en ouvrant au hasard le poème, on ne tombe sur quelques-uns de ces vers qui cadrent pour ainsi dire exactement avec votre état d'âme du moment et qui joignent à la beauté de la forme cet accent de sincérité humaine qui distingue la vraie poésie.

Quand une jeune femme, à la veille du départ de son mari pour un long voyage, consulte le Kiều et qu'elle tombe par exemple sur ces quatre vers :

Je rentre dans notre chambre, seule avec mon ombre
[pour y passer les cinq veilles de la nuit ;
Et vous, vous allez par la vaste terre, dans des ré-
[gions lointaines, seul, vous aussi.
Qui s'amuse ainsi à couper en deux le disque de la
[lune ?
Une moitié se pose sur ma couche solitaire et l'autre
[moitié éclaire la longue route que vous suivez !

Quand, à la veille d'une longue séparation, une jeune femme tombe sur ces vers, si poignants par l'accent de tristesse infinie qui s'en dégage et si beaux dans leur charme et leur grâce, com-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment voulez-vous qu'elle puisse retenir ses larmes ?

Et encore cette traduction est imparfaite et ne peut pas rendre ce qu'il y a dans ces vers inimitables de doux et d'harmonieux qui ajoute encore à leur charme mélancolique. Je me permets de les citer dans notre langue pour les oreilles musiciennes qui ne manqueront pas d'être impressionnées par cette mélodieuse musique des mots :

Người về chiếc bóng năm canh,
Kẻ đi muôn dặm một mình xa-xôi.
Vầng trăng ai sẻ làm đôi ?
Nửa in gối chiếc nửa soi dặm trường !

Le sujet est un sujet commun à tous les grands poètes : le génie et la destinée ; le génie en lutte avec la destinée et souvent vaincu par elle ; l'être de génie, grand homme ou femme belle (tài-sắc), condamné à souffrir de toutes les souffrances inconnues aux âmes médiocres, ou, comme dit notre poète, « la nature jalouse des hommes de génie et des femmes de beauté », car les femmes vraiment belles, qui joignent à la beauté physique, la beauté morale, à la grâce du corps les dons du cœur et de l'esprit, sont aussi des êtres de génie, c'est-à-dire des êtres d'exception desquels la nature qui les a créés et semble regretter son œuvre est d'ordinaire jalouse.

Le poète débute ainsi par ces vers :

De tout temps, dans le monde des hommes,
Le génie et la destinée sont toujours en lutte ;
Et dans le court espace d'une vie,
Tout ce qui s'offre à notre vue est sujet de souf-[frances.
La nature, qui favorise les uns et défavorise les [autres,
A la fâcheuse habitude d'être jalouse des belles [femmes.

Depuis les tragiques grecs jusqu'aux romantiques modernes, les Vigny et les Musset, ce thème éternel de l'être de génie victime de la vie et de la destinée a toujours tenté les poètes. Mais tandis que les poètes d'Occident le traitent, ce thème, sur le mode lyrique et mystique, le poète annamite en fait en quelque sorte le leitmotiv d'une vie de femme malheureuse par sa beauté même, sa noblesse morale et son haut sentiment du devoir. C'est tout un roman qu'il compose sur ce motif principal, un roman infiniment pathétique dans lequel une jeune fille, douée de toutes les grâces de l'esprit et du corps, une nature d'élite, placée entre l'amour et la piété filiale, a délibérément choisi la voie qui lui est la plus dure, s'est vendue pour sauver son père, et à partir de ce jour, roule de misère en misère, jusque dans la boue la plus abjecte, mais telle la fleur de lotus, au milieu de cette abjection même, conserve toujours le pur parfum de sa noblesse originelle.

Il y a dans ce poème des situations d'un profond pathétique et des vers de toute beauté. Je regrette de ne pouvoir vous les citer tous. Je tiens seulement à vous signaler, en même temps que sa haute valeur littéraire, la profonde moralité de ce chef-d'œuvre qui, depuis plus d'un siècle, a fait en quelque sorte l'éducation sentimentale et poétique de plusieurs générations de jeunes femmes et de jeunes filles de notre pays.

Quelques réflexions sur le "Kim Vân Kiêu"

par NGUYỄN-VĂN-TỐ
Assistant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient

Il y a cent vingt-deux ans, le 10e jour du 10e mois de la 1re année Minh-Mạng, qu'est mort à Tiên-điền, dans le Hà-Tĩnh, le célèbre auteur du « Kim Vân Kiều » (1).

Figure tranquille, indistincte et terne au début, Nguyễn-Du (1765-1820) a de jour en jour rayonné d'un éclat de plus en plus vif dans l'imagination, d'abord indifférente ou railleuse du public ; il est arrivé aujourd'hui le premier à sa place définitive dans le Panthéon, à l'abri des orages et des inconstances de la critique. Les limitations évidentes de son génie, l'absence frappante de certaines cordes et de celles qui vibrent le plus puissamment dans le cœur des masses, empêcheront toujours qu'il se forme autour de lui de ces enthousiasmes bruyants, de ces incandescences d'admiration qu'ont allumées le « Chinh-Phụ » ou le « Cung-oán » ; de plus, dans ce roman de 3.338 vers, qu'on pourrait intituler « L'amour et la piété filiale » ou « Les malheurs de la vertu », — et que certains auteurs européens ont comparé à la Justine *du Marquis de Sade, parue — coïncidence singulière — quelques années après le « Kim Vân Kiều », il y a tant de choses osées et prosaïques ou merveilleuses que tout fanatisme « dzuien » serait contenu et arrêté à ses débuts par la crainte salutaire d'une douche de ridicule : la dictature*

(1) L'anniversaire de la mort du poète tombe cette année le samedi 19 septembre. A cette occasion, l'Association pour la Formation intellectuelle et morale des Annamites et les Sociétés d'Enseignement Mutuel du Tonkin, de l'Annam et de la Cochinchine organiseront des conférences et des expositions à Hanoï, à Huê, à Saigon et dans quelques centres de l'intérieur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

poétique de Nguyễn-Du n'est donc pas à craindre. Mais, d'autre part, il a eu dans le domaine relativement grand de son génie une originalité si profonde et si pénétrante, il a été si évidemment un révélateur qu'il n'a rien à craindre de l'avenir, et, à mesure qu'il sera plus connu, il aura plus de cœurs à lui, parce qu'il est destiné à remplir un cœur tout entier.

Il a fallu du temps pour que cette originalité se fît reconnaître : un poète qui exprime l'âme de son temps est aussitôt reconnu, et la foule entière s'écrie : « Le voilà ! » ; mais un pareil poète n'est original que par l'expression, puisque sa pensée est la pensée même des hommes de son siècle : le poète vraiment original et vraiment créateur, celui qui apporte un message nouveau, ne peut guère compter sur le présent, avec qui il a peu de commun : c'est à lui de créer le goût d'après lequel il sera plus tard apprécié. Tel fut Nguyễn-Du et il en eut à peine conscience, ce qui lui donna la force de supporter vingt ans d'ironie et d'insulte sans douter un instant de lui-même et sans sentir un instant l'envie de rendre coup pour coup et de répondre à des injustices qu'il avait prévues, qu'il comprenait, et qui ne pouvaient plus être à ses yeux que la consécration attendue et éclatante de son génie et de sa mission.

⁂

L'Annam, pas plus que les autres pays de culture chinoise, ne fut étranger aux choses de l'Empire du Milieu ; il en subit comme eux l'influence toute puissante dans les arts et dans les lettres. Si on examine quelle différence il y a entre la manière dont Nguyễn-Du et l'auteur du « Kim Vân Kiều » chinois comprirent la poésie, on n'aura pas de peine à montrer comment le poète annamite, tout en imitant son modèle, en se laissant aller aux antithèses subtiles, au langage précieux du temps, en a aussi évité les défauts les plus graves et, grâce à la supériorité de son génie et à sa brillante imagination, a transformé les sujets et les conceptions qu'il a empruntés au roman chinois et les a marqués au sceau de sa puissante originalité.

Il s'adresse à la fois à la masse et à l'élite, parce que si la vision spiritualiste est plus rare que la vision matérialiste, la vision idéaliste est plus rare encore que l'une et l'autre et marque un développement plus haut de la pensée et un pas en avant dans ses usurpations sur la matière. Loin que la poésie de Nguyễn-Du doive perdre avec le temps, elle ne pourra qu'enraciner sa prise dans ce domaine étroit, mais profond. La souveraineté de plus en plus puissante de la pensée sur le monde extérieur ne pourra que développer le monde intérieur aux dépens des apparences du dehors : toute certitude et toute science sort du dedans, comme toute émotion, et le triomphe apparent du matérialisme dans ce siècle n'est que l'avant-coureur d'un idéalisme scientifique : le monde extérieur tend à se résorber dans la vision intérieure dont il n'est que le développement et la projection. Cette façon de percevoir le monde — privilège ou maladie — ne sera sans doute jamais que le fait de quelques-uns : de ceux-là, Nguyễn-Du est le poète né.

⁂

A-t-on jamais fait de l'auteur du « Kiều » un disciple de la philosophie ? Je ne le crois pas, et telle n'est pas non plus l'opinion des lettrés annamites : ils accordent que Nguyễn-Du est resté étranger aux études de philosophie spéculative, mais il aurait subi l'influence des doctrines du bouddhisme chinois et un penchant secret l'aurait attiré vers la philosophie morale ; il faut convenir que nous sommes ici en pleine hypothèse ; que des pensées profondes et éminemment philosophiques se rencontrent çà et là dans le « Kim Vân Kiều », rien de plus incontestable ; mais elles sont le fruit de sa connaissance intime du cœur humain, bien plus que d'études philosophiques plus que problématiques.

Observateur fidèle et exact de la nature physique, il l'a été plus encore de la nature morale ; il en a étudié et suivi d'un œil sûr toutes les grandeurs et toutes les misères, les vices et les vertus, ne reculant même pas devant certaines hardiesses. Il a donné aux malheurs de son héroïne un intérêt dramatique, en en faisant la conséquence fatale d'une faute antérieure, en la transportant du domaine de la réalité vulgaire dans celui de la poésie.

La faute, pour l'auteur du « Kiều », est un acte de la volonté même du coupable, non d'une volonté étrangère ou de la fatalité ; ce n'est pas le sort ou les « étoiles ennemies », mais la passion insoumise, les penchants indomptés du cœur qui amènent la catastrophe finale de ses héros, comme c'est le témoignage d'une bonne conscience qui les soutient dans l'adversité ou dans les revers. C'est par là qu'au fond, malgré la hardiesse de certains passages, la poésie du « Kiều » est si véritablement morale.

⁂

Le peuple voit en outre dans l'œuvre de Nguyễn-Du un livre de divination ; il le consulte, en l'ouvrant au hasard, chaque fois qu'il désire connaître à l'avance le résultat de ses entreprises. Les réflexions du » Kiều » ont, en effet, la nature des âmes des morts ; veut-on les saisir, elles vous échappent. Il faut se contenter de les interroger. Certaines personnes sont fort habiles dans cet art de poser des questions aux ombres

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du « Kiều » et d'en obtenir des réponses. Ces réponses, il faut s'y attendre, ne sont pas toutes d'une clarté absolue et d'une simplicité parfaite, mais expliquées par les intéressés eux-mêmes, elles sont toujours instructives. Il faut les avoir entendus sur les confins douteux qui séparent la certitude de la vraisemblance et la vraisemblance de l'illusion, il faut avoir vu les combinaisons qu'ils ont dû faire pour arriver à édifier, là où les preuves positives manquaient, des hypothèses qui ne fussent pas de simples châteaux de cartes, mais de solides abris provisoires, pour comprendre quel prix le peuple annamite attribue au « Kiều » afin de connaître l'avenir et de découvrir les choses cachées. D'où le nom de Sibylle annamite donné à « Kiều » On sait que la première Sibylle, la Sibylle unique dont parlent les écrivains grecs antérieurs à Alexandre, a dû avoir pour prototypes, d'une part la malheureuse prophétesse troyenne, interprète et victime d'Apollon, Cassandra, de l'autre, Manto, fille de Tirésias. Comment, avec ces éléments empruntés à la poésie épique, se forma la conception idéale et merveilleuse de la Sibylle, dont la vie n'appartient plus au temps, qui n'est plus une personne déterminée en contact avec le monde réel, mais la révélation par excellence, la voie prophétique qui retentit à travers les siècles, c'est ce que nul ne saurait expliquer, et il faut se contenter, en ce qui concerne le « Kim Vân Kiều », d'attribuer cette transformation au travail inconscient de l'imagination populaire.

***

Ç'a été la rare fortune du poète de paraître à une époque et dans un pays où l'influence bienfaisante de la doctrine bouddhique se faisant partout sentir, sans que les traditions ou les légendes taoïques fussent entièrement oubliées ; voilà ce qui explique comment dans son poème nous trouvons, à côté des souvenirs de l'antiquité chinoise, les croyances populaires des siècles précédents ; le monde des dieux du bouddhisme s'y rencontre comme celui des génies du taoïsme. Mais si c'est là un trait distinctif de son poème, ce qui est caractéristique de son génie, c'est le sentiment profond qu'il a de la nature, la sympathie qu'elle lui inspire ou celle qu'il lui prête pour les héros de son épopée, ainsi que le symbolisme sous lequel lui apparaissent les êtres qui la peuplent.

De l'âme de la nature, Nguyễn-Du, a vu en effet tous les aspects, parce que lui-même a vu de la vie toutes les faces. Il a été envoyé, à deux reprises différentes, en ambassade à la Cour de Pékin. Mais, né avec un caractère heureux, que la vie ne mit pas à de trop rudes épreuves, il fut heureux de la nature parce qu'il l'était de lui-même. D'autres ayant connu la vie entière ont mieux compris, sinon plus profondément, la nature entière ; ils l'ont trouvée plus belle dans ses traits plus sauvages et l'ont aimée surtout dans ses colères. Nguyễn-Du, dans toute sa poésie, a juste une description d'orage, du cœur comme du ciel. Par contre, il ne veut pas du chant de certains oiseaux, notes trop perçantes d'un cœur de feu : il lui faut le chant du ramier, chantant d amour, mais d'un amour tranquille, lent à commencer, mais sans fin, de foi sérieuse, de joie intime.

Là est la force de Nguyễn-Du. Certains poètes, dans l'épreuve et l'accablement, trouvèrent le repos et le calme à l'ombre de leur poésie ; mais une poésie qui n'est faite que de lumière et de paix ne rend point la nature entière et n'épuise pas le cœur humain. Et comme la nature a plus d'ombre que de lumière et le cœur plus de tempêtes que de repos, Nguyên-Du sera toujours le poète de la foule, et même avec les natures « congéniales », il sera le poète de toutes les Heures.

L'Empire Français est l'image
amplifiée de la France.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La lutte contre l'usure

par J. SARLAT

Parmi les problèmes auxquels les pouvoirs publics jugent à bon droit, urgent d'apporter une solution rapide et efficace, celui de la surpopulation et celui de l'usure prennent en cette époque de difficultés économiques une acuité sans cesse grandissante.

La question de l'usure est en grande partie fonction du paupérisme qui naît d'une surpopulation chronique. L'Indochine, pays à dominante agricole et à faibles rendements, produit une quantité de richesse à peu près fixe qui se répartit sur une population de plus en plus nombreuse. Il est donc normal que les familles pauvres des régions surpeuplées ne possèdent que peu ou pas de réserve et se trouvent dans l'obligation de faire appel au crédit. Des centaines de milliers d'entre elles possèdent quelques « sào » de terre, déjà engagés depuis longtemps. Par voie de conséquence l'argent qu'elles demanderont ne pourra provenir ni des banques spécialisées dans des prêts importants, ni des banques agricoles où le gage foncier est impératif.

Ainsi, par le jeu fatal d'éléments économiques et juridiques, l'immense masse des agriculteurs indochinois se trouve contrainte d'emprunter à des taux astronomiques dont l'élévation même est la rançon d'une part du risque encouru par le prêteur, d'autre part de la « faim d'argent liquide » qui se manifeste périodiquement dans la population paysanne au mouvement de la soudure, des mariages, ou à l'occasion des calamités publiques qui ruinent ou appauvrissent des régions entières.

Etudier le problème de l'usure, c'est donc, sous un angle particulier aux incidences économiques, juridiques et sociales, reconsidérer le problème du crédit en Indochine et plus particulièrement du prêt d'argent dans les classes pauvres.

Imposé par les nécessités qui découlent soit du rythme des saisons, soit des cycles culturaux, l'emprunt du pauvre est toujours à court terme. Il serait erroné cependant de lui appliquer les règles habituelles de cette catégorie de crédit. L'opération envisagée est caractérisée dans les pays civilisés par la faiblesse du taux de l'intérêt ; en Indochine, c'est le contraire qui se passe. Plus le prêt est à échéance rapprochée et la somme faible, plus le taux de l'intérêt est élevé.

Cette anomalie économique ne relève pas uniquement de la capacité du créancier. Elle trouve sa source et, osons le dire, un essai de justification, dans la double considération d'un risque proportionné à l'instabilité financière de l'emprunteur et surtout, fait que nous avons pu fréquemment constater, dans la différence relativement faible qui sépare la fortune relative du créancier de la réelle pauvreté de l'emprunteur. S'il est des usuriers richissimes, il ne faudrait pas croire, en effet, que soient nécessairement fortunés tous ceux qui dans les campagnes indochinoises se livrent aux prêts à gros intérêts.

La plus grande partie des prêteurs à très court terme ne possèdent qu'un capital inférieur à cent piastres et, de ce fait, sont obligés de le faire circuler avec le maximum de rapidité compensant ainsi par la multiplicité des opérations la faiblesse de leur capital.

L'analyse détaillée des procédés d'usure n'a pas encore été faite complètement, et le caractère clandestin de la plupart des opérations de ce genre masque encore aux yeux des pouvoirs publics la variété des méthodes employées. Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que, du point de vue économique et social, l'usure représente en pays annamite notamment, une plaie dangereuse que le Gouvernement français n'a jamais cessé de combattre.

Cette lutte s'est exprimée sur le plan économique par la création d'instruments de crédits mieux adaptés à l'économie paysanne et sur le plan réglementaire par les dispositions du décret du 9 octobre 1936. L'économie de ce texte prévoit essentiellement la transformation de l'acte sous-seing privé liant les deux parties en un acte semi-public contracté devant un fonctionnaire certificateur.

L'efficience de ces mesures appliquées depuis plus de six ans a donné lieu à des observations qui ont motivé de la part de l'Administration

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une enquête approfondie sur son importance économique et sociale et sur l'opportunité qu'il y aurait à en maintenir les dispositions.

Au Tonkin, la promulgation du décret du 9 octobre 1936 a entraîné une diminution sensible des contrats de prêts sous seing privé.

Deux explications ont été données à cette situation.

D'abord, l'obligation faite aux parties de se présenter en personne devant le fonctionnaire qualifié, leur occasionne une perte d'argent et de temps.

Ensuite le décret ayant effet rétroactif, les prêts conclus avant sa promulgation auraient dû, à peine de nullité, être soumis au visa dans les six mois. Beaucoup de prêteurs ayant négligé cette formalité, des emprunteurs de mauvaise foi en ont profité pour ne pas rembourser leurs dettes.

Par ailleurs les parties éprouvent une certaine gêne à faire connaître leur situation de fortune à l'occasion de cette formalité.

En dernier lieu, les précautions édictées par le législateur pour enrayer le fléau de l'usure se heurtent à l'habileté des usuriers qui tournent la loi par des contrats fictifs.

Les autorités estiment en général qu'il n'y aurait aucun inconvénient à supprimer ce texte et qu'en tout état de cause la seule amélioration à apporter dans ce domaine serait de rendre punissable le délit d'usure à raison d'un seul fait et sans avoir à faire la preuve que le délit est habituel.

En Annam, l'avis des autorités administratives tend en général à l'abrogation du décret du 9 octobre 1936. Mais elles considèrent à juste titre que le développement des caisses provinciales de Crédit agricole est un moyen de combat infiniment plus sûr que l'établissement d'un contrôle juridique toujours facile à « tourner ».

En Cochinchine on exprime au sujet de ce texte les mêmes considérations qu'au Tonkin ; on pense cependant que les dispositions pourraient en être améliorées par les mesures suivantes :

L'élargissement ou la suppression du taux arbitraire de 8 % auraient pour avantage de permettre la sincérité des actes et d'introduire peu à peu dans les transactions une loyauté dont chacun profiterait en n'imposant plus, dès sa conclusion, un taux maximum fixé par la loi.

Le décret de 1936 perdrait certes beaucoup de sa raison d'être. La forme solennelle dont il entoure l'acte de prêt obligerait cependant les parties à réfléchir : en outre, aucune disposition légale ne les contraignant plus à masquer la vérité, celle-ci révélerait petit à petit les conditions réelles du mécanisme usuraire.

Ainsi l'Administration disposerait d'un instrument statistique nouveau susceptible de lui permettre d'entreprendre une action indirecte par voie d'aménagement du crédit populaire, de prêts à l'agriculture, de mutualisme et de toutes mesures économiques et sociales susceptibles de concrétiser les suggestions d'une information parfaitement adaptée aux problèmes du Crédit populaire.

Au Cambodge, il est évident que le décret de 1936 n'a pas enrayé ni même restreint l'usure.

Dans les villes quelques prêteurs patentés se soumettent bien aux formalités mais le Receveur de l'Enregistrement de Phnom-penh affirme que, dans la plupart des cas, l'emprunteur attend le prêteur à la sortie de la Recette pour lui restituer une partie des espèces comptées et remises dans son bureau. On comprend dans ces conditions que les textes réprimant l'usure soient d'une application aussi difficile.

Au Laos, une partie des critiques déjà faites à l'égard de cette réglementation peut être considérée comme justifiée. Il est certain, en fait, que des prêteurs ont pu trouver souvent, grâce aux conseils de gens d'affaires, le moyen de tourner les dispositions de ce décret et de passer sous forme de contrats autorisés des contrats de prêts usuraires. C'est d'ailleurs le sort commun de toutes les réglementations restrictives d'une branche ou d'un mode spécial d'activité que de provoquer la recherche des moyens permettant de la contourner, sous une forme légale. Mais c'est déjà un résultat que de rendre l'usure plus compliquée et partant plus difficile : ainsi l'emprunteur est obligé de s'apercevoir de l'illégalité de l'opération de prêt qui lui est offerte ; il saura que la loi lui offre un recours pour défendre ses intérêts.

Le décret du 9 octobre 1936, on le voit, n'a pas entièrement atteint les buts que le législateur lui assignait.

Il ne semble pas cependant qu'il soit comme d'aucuns l'affirment entièrement inopérant. Sa suppression risquerait de jeter une confusion regrettable dans l'esprit de certains administrés de la classe moyenne. Ceux-ci constatent bien que son application n'a pas produit tous les résultats attendus. Mais ils comprendraient difficilement que soit abrogé un texte à l'élaboration duquel de si louables intentions ont présidé.

Le principal reproche fait au décret du 9 octobre 1936 consiste en somme à dire qu'il n'est pas parfait. Il est juste de reconnaître cependant qu'il a eu pour conséquence certaine de diminuer l'endettement du petit paysan et de l'artisan auprès des usuriers et cela est loin d'être négligeable.

Il n'en reste pas moins qu'en cette matière comme dans tous les domaines économiques et sociaux, la réglementation sur le plan juridique ne saurait avoir qu'un caractère accessoire. Le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

problème de l'usure relève de celui plus vaste, de l'abaissement du taux élevé du loyer de l'argent. Ce n'est pas en multipliant les dispositions restrictives qu'on le résoudra mais en orientant l'action économique du Gouvernement vers une large politique de crédits. Il n'est donc pas sans intérêt de donner ici un aperçu des solutions qui ont été envisagées dans le domaine agricole qui est de loin le plus important.

La question se pose en fait dans les termes suivants : les Caisses de Crédits peuvent-elles faire avec des chances normales de récupération des avances aux emprunteurs incapables de fournir les sûretés nécessaires ?

La méthode fondamentale préconisée par M. Khérian suppose l'extension des Coopérations régionales auprès desquelles les agriculteurs désireux de bénéficier d'avances devraient souscrire le double engagement de réserver leurs récoltes et de donner aux organismes de crédit le droit exclusif de procéder à la vente.

La méthode préconisée présenterait le double avantage d'affecter le prix de vente de la récolte à la sûreté des avances et de favoriser le développement du mouvement coopératif dont la valeur éducative ne saurait être contestée en ces matières.

Il importerait de conjuguer cette méthode à d'autres techniques d'un caractère complémentaire.

On peut en distinguer deux applicables en Indochine :

La première consiste, pour les emprunteurs bénéficiant de parts communales, à subordonner les prêts à une garantie émanant des notables de la Commune. Cette méthode appliquée depuis plus de deux ans dans les provinces de Namdinh et de Thaibinh a donné d'heureux résultats.

La deuxième, applicable dans tous les cas, consiste à acclimater le crédit mutuel à l'intérieur de la commune annamite en tenant compte des particularités de l'organisation communale et de la psychologie qu'elles révèlent.

Il est hors de doute, en effet, que la Commune annamite constitue un milieu favorable à l'organisation du Crédit Mutuel.

La solidarité s'y exprime sur des plans multiples dont les plus importants sont celui de la propriété foncière (inscrits et công diên), celui de la fiscalité (rôle collectif), celui du maintien de l'ordre public (veilleurs).

Les obstacles à vaincre sont d'une part la tendance au non-paiement à échéance, d'autre part la nécessité de compensation à offrir aux notables pour la responsabilité encourue. Il semble que tant par l'éducation du paysan que par l'adoption d'un juste système de ristourne on puisse résoudre ces difficultés.

Pour conclure, la question de l'usure s'intègre dans le cadre d'une vaste politique, économique et sociale où la création de nouvelles caisses d'épargne ouvertes aux plus petits épargnants, le développement du crédit dirigé par l'Administration, l'intensification du mouvement mutualiste paraissent bien devoir apporter les seules solutions efficaces et durables.

Anniversaire du Roi Lê-Loi

L'anniversaire de la mort du fondateur des Lê postérieurs aura lieu, cette année, le 1er octobre et non le 2 septembre, comme nous l'avons indiqué par erreur dans notre numéro 105, sur la foi des renseignements contenus dans le "Tân Nam Lich" 1942. Plusieurs lecteurs, que nous remercions, nous ont en effet écrit pour nous préciser que, d'après les annales officielles, Lê-Loi était décédé le 22e jour du 8e mois intercalaire de l'année Qui-Suu (1433).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La sagesse populaire de France et d'Annam (1)

(Suite)

par Chí Qua Hồ Phủ

Proverbes français	*Proverbes annamites correspondant*
Introduire le loup dans la bergerie.	Cõng rắn cắn gà nhà. *(Faire venir sur le dos un serpent pour qu'il morde la volaille de son poulailler.)*
Nourrir un serpent dans son sein.	Nuôi ong tay áo. *(Elever des guêpes dans ses manches.)*
Bien mal acquis ne profite jamais.	Của làm ra để trên gác, Của cờ bạc để ngoài sân, Của phù vân (2) để ngoài ngõ. *(Les biens acquis par le travail doivent être mis à l'étage,* *Les biens gagnés au jeu doivent être mis dans la cour,* *Les biens mal acquis doivent être mis hors de chez soi.)*
Faire du cuir d'autrui large courroie.	Của người Bồ-Tát của ta lạt buộc. *(S'agit-il du bien des autres, on est aussi généreux qu'un Bodhisattva,* *S'agit-il de son propre bien, on l'attache avec de solides liens.)* *Ou encore :* Của người phúc ta. *(Avec le bien des autres, on fait la charité.)*
Nécessité est mère d'industrie.	Cùng trung sinh kế. *(Acculé aux dernières extrémités, on découvre les moyens d'en sortir.)*
Rira bien qui rira le dernier.	Cười người chớ có cười lâu, Cười người hôm trước hôm sau người cười. *(Riez-vous de quelqu'un, ne riez pas longtemps.* *Vous riez de lui aujourd'hui, il rira de vous demain.)*
Tel père, tel fils.	Cha nào con nấy. *(Tel père tel fils.)*

(1) Voir notre numéro 106 du 10 septembre 1942.

(2) Phù vân : nuage flottant, symbole des biens mal acquis, instables.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Qui a peur du loup ne doit pas aller au bois.

Chẳng vào hang cọp sao bắt được cọp con (1).

(Si l'on n'entre pas dans le repaire du tigre, comment attraper des tigrillons ?)

On voit la paille dans les yeux des autres, On ne voit pas la poutre qui est dans les siens.

Ou encore :

Le bossu ne voit pas sa bosse,
Mais il voit celle de son confrère.

Chân mình những cứt nhê nhê,
Lại cầm bó đuốc mà rê chân người.

(Son pied est tout couvert de crotte,
Et il allume une grosse torche pour mieux voir les pieds des autres.)

Il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Ou encore :

Faire bonne mine en mauvais jeu.

Chớ thấy sóng cả mà rã tay chèo.

(Devant la fureur des vagues, ne lâchez pas la rame.)

Ne réveillez pas le chat qui dort.

Chớ vuốt râu cọp.

(Ne caressez pas la moustache du tigre.)

La familiarité engendre le mépris.

Gần chùa gọi bụt bằng anh.

(Quand on habite près de la pagode, on appelle Bouddha son frère.)

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Chồng người sang trọng người yêu ;
Chồng em khô rách, em chiều em thương.

(Les maris des autres ont une belle situation, elles les aiment.
Mon mari à moi n'a qu'un langouti déchiré, je n'ai cessé de le gâter, de l'aimer.)

Chanter avant la fête.

Ou encore :

Vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Chưa đỗ ông Nghè đã đe hàng tổng.

(Avant d'être reçu Docteur, déjà il profère des menaces (2) contre les gens du canton.

Un méchant accommodement vaut mieux qu'un bon procès.

Được kiện mười bôn quan năm,
Thua kiện mười lăm quan chẵn.

(Gagne-t-on le procès, on dépense quatorze ligatures et demie. Perd-on le procès, on dépense quinze ligatures nettes.)

Trop gratter cuit, trop parler nuit.

Đa ngôn đa quá.

(Beaucoup de paroles, beaucoup d'erreurs.)

(1) Traduction d'un proverbe sino-annamite : « Bất nhập hổ huyệt bất đắc hổ tử. »

(2) Les lauréats au concours de doctorat avaient droit à une réception solennelle de la part des habitants du canton. Ils étaient nommés immédiatement mandarins et disposaient ainsi du pouvoir d'administrer, de juger et de sévir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Chercher une aiguille dans une botte de foin.	Đáy bể mò kim. *(Chercher une aiguille au fond de la mer.)*
Il faut vivre à Rome, comme à Rome.	Đáo giang tùy khúc, nhập gia tùy tục. *(Est-on sur une rivière, il faut en suivre les méandres ; entre-t-on dans une maison, il faut en suivre les traditions.)*
Au bout du fossé, la culbute.	Đi đêm có ngày gặp ma. *(A force de sortir la nuit, on finit par rencontrer les fantômes.)*
Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin, elle se casse.	Chơi dao có ngày đứt tay. *(A force de jouer avec un couteau, on se coupera un jour le doigt.)*
A beau mentir qui vient de loin.	Đi xa về tha hồ nói khoác. *(Quand on revient de loin, on peut se permettre toutes les exagérations.)*
A la faim tout est pain.	Đói ăn gì cũng ngon. *(Quiconque a faim trouve bon tout ce qu'il mange.)*
Il faut laver le linge sale en famille.	Trấu nhà chớ để gà người bới. *(Qu'on ne laisse pas les poules d'autrui fouiller la balle de paddy de chez soi.)*
Qui langue a, à Rome va.	Đường ở miệng. *(Le chemin est sur la bouche, c'est-à-dire on trouve son chemin grâce à sa langue.)*

(A suivre.)

Rudyard Kipling a écrit quelque part : « L'Orient est l'Orient, l'Occident est l'Occident, jamais ils ne se rencontreront ». Français et Indochinois s'attachent depuis trois quarts de siècles à démontrer le contraire.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



AU BANTEAI SREY

M. GLAIZE donne des détails à M. le Gouverneur Général. Derrière. S.A R. MONTANA.

LA VISITE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL A ANGKOR

par

G. CŒDÈS,

Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient.

Pour la première fois depuis mon entrée en fonctions en 1930, je viens d'avoir le privilège de montrer au Gouverneur Général de l'Indochine les travaux de la Conservation d'Angkor. Les prédécesseurs immédiats de l'Amiral Decoux étaient passés à Angkor, en touristes, ne voyant de nos chantiers que ceux qui se trouvaient sur le classique circuit des ruines. Aucun d'eux n'avait jugé utile de convoquer pour ces visites rapides le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

L'Amiral Decoux, qui était déjà venu deux fois à Angkor, une première fois en décembre 1939 alors qu'il commandait les Forces Navales d'Extrême-Orient, une seconde fois en février 1941, peu après la cessation des hostilités avec la Thailande, avait bien précisé que, cette fois-ci, il ne voulait pas visiter les monuments en touriste. Son intention était d'examiner sur place avec le Directeur de l'Ecole Française et le Conservateur d'Angkor les méthodes de dégagement et de reconstruction actuellement en usage.

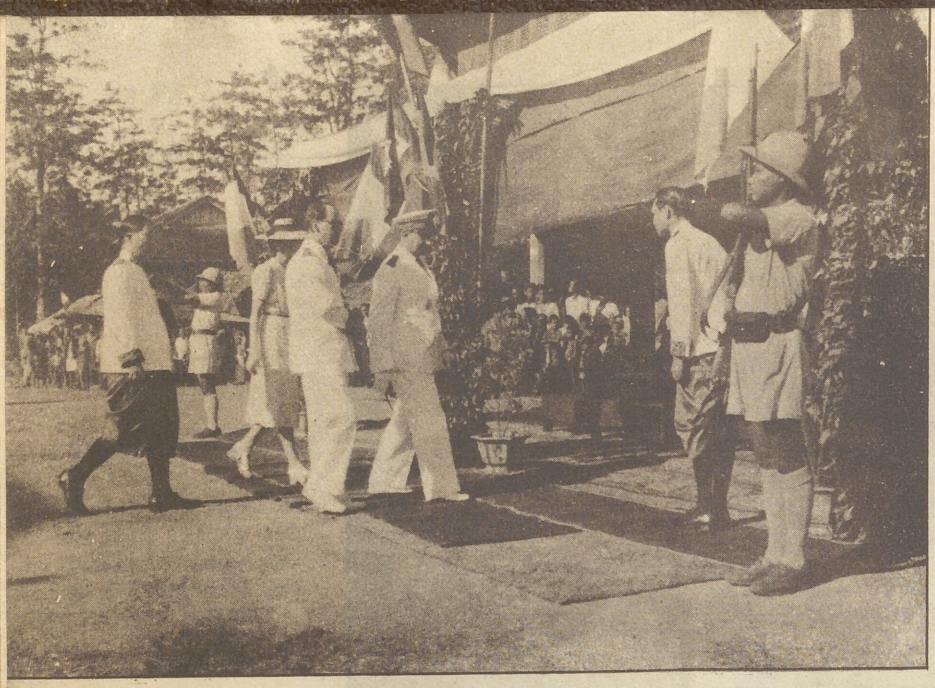
L'Amiral semble avoir été très intéressé et fortement impressionné par l'ampleur des travaux réalisés au moyen de crédits qui ont jusqu'ici été très limités. Il n'a pas ménagé ses félicitations au Conservateur d'Angkor, Maurice Glaize, digne successeur de Commaille, d'Henri Marchal et Georges Trouvé.

La Conservation, en dehors des travaux réguliers d'entretien, a, pour le moment, quatre chantiers de reconstruction :

1° *Au Bayon*, le temple central de la capitale du XII^e siècle, on consolide les tours les plus ruinées en reprenant les fondations, après dépose des pierres, ou simplement en resserrant les pierres de sommet disjointes autrefois par la végétation ;

2° *A Bakong* (groupe de Roluôs), on achève la reconstruction, dans son état original, du grand sanctuaire çivaïte du IX^e siècle dont l'aspect avait été entièrement mo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



ARRÊT A BARAI

le nouveau tracé de la frontière entre la Thailande et l'Indochine nous a laissé, bien qu'il soit situé au Nord du 15e grade.

Grâce à l'énergie et à la ténacité que la délégation japonaise à la Commission de Délimitation des frontières, et particulièrement son président, S. E. Makato Yano, ont apporté à soutenir le point de vue de la délégation française, grâce aussi à l'esprit de compréhension et de conciliation de la délégation thailandaise, nous gardons Banteay Srei à la faveur d'une petite enclave. Une nouvelle route d'accès permettra, dès l'an prochain sans doute, d'aller d'Angkor à Banteay Srei sans longer la nouvelle frontière comme le fait la piste actuelle.

L'Ecole Française désirait beaucoup conserver ce temple, un des joyaux de l'architecture et de l'art décoratif Khmers, qui n'est d'ailleurs facilement accessible que de Siemréap. Par ailleurs, Banteay Srei est le premier monument auquel aient été appliquées les nouvelles méthodes de reconstruction par « anastylose ».

Il a déjà été dit ici-même qu'avant 1930, par suite d'une interprétation un peu trop littérale des directives de l'Institut, la Conservation d'Angkor s'était interdit tout essai de reconstruction. Remettre en place les éléments d'un fronton tombés à pied d'œuvre aurait passé pour un sacrilège, et plutôt que de redresser un linteau ou un pilier penchés, on préférait les soutenir dans leur position oblique au moyen d'un étai ou d'une « chandelle » en béton armé. Le respect de la « ruine » était devenu une espèce de superstition.

A la suite de la mission que je lui confiai à Java en 1930, H. Marchal, alors Conservateur d'Angkor, inaugura des procédés de reconstruction entièrement nouveaux, inspirés de ceux qui étaient pratiqués depuis un certain temps par le Service Archéologique des Indes Néerlandaises. Cette méthode dite d'« anastylose » a été perfectionnée par Maurice Glaize qui l'applique

difié par les remaniements tardifs des bonzes bouddhistes ;

3° *A Banteay Samrè*, édifice de l'époque d'Angkor Vat trouvé dans un état de ruine avancé, mais dont toutes les pierres tombées étaient à pied d'œuvre, on a déjà reconstruit intégralement la grande tour centrale ; les travaux ont porté ensuite sur les portes de l'enceinte et sur les bâtiments annexes, dénommés bibliothèques, et ont atteint la porte Nord ;

4° *A Prah Khan*, temple funéraire d'un roi du XIIe siècle, dont le dégagement par les anciennes méthodes avait été commencé par Marchal, les travaux, partis de l'entrée intérieure Est, et suivant une direction Est-Ouest, ont atteint la porte Ouest après avoir permis la reconstruction partielle du grand sanctuaire et celle des chapelles de la cour centrale.

A propos de Prah Khan, je suis heureux de pouvoir signaler en passant le concours bénévole que nous a apporté le camp de jeunesse installé à Angkor Vat : les jeunes Cambodgiens qui le constituent ont été employés en partie à déterrer et à remettre en place les stèles qui bordaient de chaque côté l'avenue d'accès à l'entrée occidentale du temple. C'était un beau spectacle de voir ces adolescents collaborer à nos travaux, avec l'enthousiasme de leur âge, et nous aider à redonner aux monuments construits par leurs pères un peu de leur splendeur d'antan.

L'Amiral Decoux a tenu à compléter sa visite du Parc d'AngKor par celle du charmant petit monument de *Banteay Srei*, que

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en ce moment à Angkor avec un plein succès. Ce procédé n'a pas seulement l'avantage de restituer pour le visiteur l'état original du monument, tout en le consolidant ; il a aussi un grand intérêt scientifique, car il permet d'étudier les anciens procédés de construction et de reconnaître les différents remaniements dont l'édifice a été l'objet.

L'Ecole Française d'Extrême-Orient est heureuse d'avoir pu conserver dans son domaine archéologique le temple de Banteay Srei, dans lequel ont été dépensés beaucoup d'ingéniosité et pas mal d'argent.

Un des buts de la visite du Gouverneur Général aux chantiers d'Angkor était de se rendre compte sur place de nos besoins. Je suis heureux de pouvoir annoncer que l'Amiral Decoux, à l'issue de sa visite, et après constatation des résultats obtenus dans le passé, a décidé d'augmenter nos crédits dès cette année, et je lui en exprime ma très vive gratitude.

Les nouveaux crédits seront en majeure partie consacrés à l'accélération des travaux de Prah Khan qui ont particulièrement intéressé l'Amiral et à l'achèvement desquels il désire attacher son nom. Nous pourrons aussi terminer plus rapidement la consolidation des tours du Bayon, et entreprendre à bref délai la reconstruction des portes d'Angkor Thom et la réfection des Chaussées des géants qui les précèdent : jusqu'ici, la chaussée orientale est la seule qui ait été refaite en entier.

Par ailleurs, l'Amiral Decoux a examiné



↑
Sanctuaires centraux de
BANTEAI SREI

—

NEAK PEAN

—

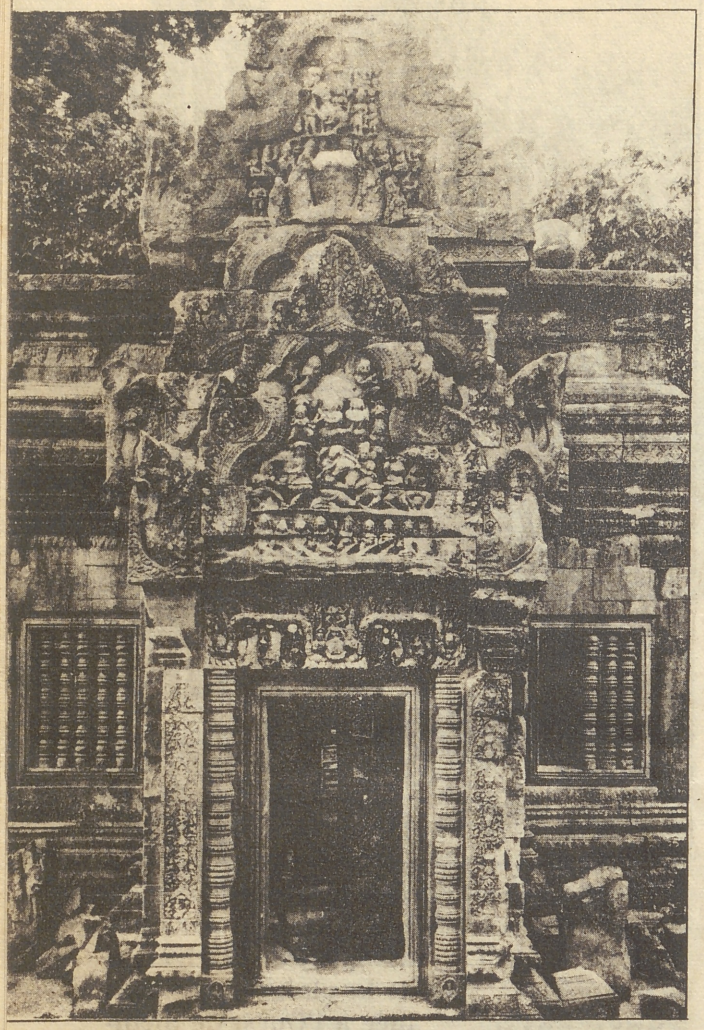
Vue du sanctuaire central après anastylose
↓



un projet d'irrigation de la plaine rizicole située à l'Ouest de Siemréap, projet dont la réalisation par les Travaux publics est fort avancée et qui s'inspire dans ses grandes lignes des aménagements hydrauliques des anciens Khmers dans une région dont la population devait être autrefois beaucoup plus dense qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Les recherches de G. Trouvé à l'Est d'Angkor Thom, et celles de V. Goloubew à l'intérieur de la ville, ont révélé tout un système de digues, canaux, bassins dont la destination n'est pas douteuse : il s'agissait d'alimenter en eau la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



BANTEAI SAMRÉ. — Face Nord du Gopura I Sud après anastylose.

population de la capitale et d'irriguer les rizières avoisinantes. Le projet qui a été présenté à l'Amiral par M. Nicolau consiste à relever de trois mètres le plan d'eau du Baray occidental, actuellement asséché sur les 2/5e de sa superficie, en y amenant l'eau de la rivière de Siemréap par un chenal empruntant les douves Nord et Ouest d'Angkor Thom.

Le barrage qui doit permettre cette opération est placé à hauteur de l'enceinte Nord d'Angkor Thom, à peu de distance d'une haute levée de terre parementée de latérite qui devait servir autrefois à retenir l'eau de la rivière en vue de son adduction dans la ville.

L'augmentation considérable du volume d'eau du Baray occidental, en même temps qu'elle permettra l'irrigation de toute une région, redonnera à cet énorme bassin son ancien aspect, et le barrage de la rivière permettra sans doute la remise en eau de certains bassins, notamment celui de Neak Pan.

On peut présumer que l'archéologie bénéficiera grandement de ces travaux qui ne font que reprendre les conceptions hydrauliques des Khmers en utilisant ce qui reste de leurs aménagements.

PRAH KHAN. enceinte extérieure Garuda de l'angle N.-E. vu de face.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

FÊTES ET PÈLERINAGES AU TONKIN

LES COMBATS DE BUFFLES DE DOSON

(19 septembre 1942)

par

J. ECARLAT



Dù ai buôn đâu bán đâu,
Mồng mười tháng tám chọi trâu thì về.
Dù ai buôn bán trăm nghề,
Mồng mười tháng tám cũng về chọi trâu.

O commerçants ! dans quelque région que [vous soyez,
Ne manquez pas, le 10 du 8e mois, de ren- [trer pour le combat de buffles.
Et vous, artisans, qu'au dehors mille tra- [vaux occupent,
A ce combat vous devrez également assister.

***

Il y a dix-huit siècles, au vent de la mousson du Sud-Est, des pêcheurs originaires de Thanh-hóa furent jetés au pied du mamelon Tháp-Sơn de la presqu'île de Doson. Les tempêtes et les sécheresses se succédaient. Jour et nuit, leurs prières montaient implorantes vers le ciel, demandant la pitié des divinités inconnues de ce rivage. Par une soirée claire, sous les reflets argentés de la huitième lune jouant dans les nuages et sur la mer, quelques-uns d'entre eux aperçurent sur un lit de pierre un vieillard aux cheveux blancs, un long bâton à la main. Devant lui se battaient deux buffles blancs.

Puis l'apparition disparut et une ondée bienfaisante rafraîchit la terre.

Les pauvres sampaniers comprirent que le génie de ces lieux venait de se révéler à eux. Pour lui plaire, ils organisèrent des combats de buffles à son intention. La tradition a franchi les âges. Une inscription au frontispice d'un vieux temple édifié en son honneur sous le règne de Lý-Thánh-Tôn (1054-1059) au village de Doson, témoigne de son ancienneté.

Cependant, le génie aux cheveux blancs n'avait pas fait connaître son nom. Après une série de rites évocatoires accomplis dans le recueillement, un plateau de riz fut placé à l'intérieur du temple primitif édifié en son honneur. La porte fut soigneusement close.

Quelques jours après, la porte fut ouverte. Le plat portait l'empreinte d'une trace

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



d'oiseau. Effacée, elle fut retrouvée identique le lendemain.

Ainsi se manifestait la volonté du génie. Il fut donc honoré à partir de ce jour sous le nom de Điểm-Tước Đại-Vương (Grand Seigneur de l'Empreinte du Moineau).

Sous sa protection, bravant les périls de la mer et les vicissitudes d'une histoire tourmentée, les descendants des pêcheurs créèrent un, puis deux et trois villages : Đồ-sơn, Ngọc-xuyên et Đồ-hải, qui constituent l'actuel canton de Đồ-sơn.

Des brevets royaux récompensèrent le génie de son action tutélaire. Les plus anciens ont disparu. Parmi ceux qui restent, on en relate du règne de Cánh-Thịnh, des Lê postérieurs. Les Empereurs Tự-Đức, Đồng-Khánh, Duy-Tân, Khải-Định ont les derniers reconnu solennellement les mérites de Điểm-Tước Đại-Vương.

Un temple en briques, substitué à l'humble paillote primitive, marque l'emplacement de l'apparition du vieillard en face du Hồng-Giang, un des confluents du Sông Tiên.

***

Les combats ont lieu sur une esplanade située face à un édifice (Đình-Chung) élevé à Đồ-hải. On peut accéder aisément au terrain par une piste large qui quitte la route de Haiphong à Đồ-sơn à un kilomètre du carrefour du Grand Hôtel.

Chacun des hameaux du canton, au nombre de quatorze, présente un animal.

Vers le 3e mois de l'année, les buffles de combat sont achetés dans tout l'intérieur du Tonkin par des spécialistes. Leur origine ne doit pas être douteuse. Les animaux volés notamment sont écartés. Aussi, les délégués des villages ne s'adressent-ils qu'aux propriétaires.

Les caractéristiques d'un bon buffle de combat sont les suivantes : la tête est petite, l'encolure longue, la croupe arrondie, le dos légèrement convexe. Les cornes sont solides, carrées à la base, d'une texture fine et intacte, d'un seul élan au-dessus de la tête et dans un même plan d'allongement. Elles laissent entre les deux extrémités un intervalle de 40 cm. environ. L'ouverture ne doit pas être grande. La corne idéale aurait six tâc (20 cm.) d'ouverture entre le front et son extrémité. On

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dit en ce cas que l'animal a des défenses bien fermées (kin sủng). Les yeux sont vifs et ronds, bien abrités dans des orbites solides, la mâchoire noire (hàm nghiên). Les oreilles collent aux cornes. Le chignon est recouvert de poils abondants et drus, le front plat, le corps trapu, le garrot élevé, le poitrail bas, les épaules larges, le ventre peu volumineux (cao vây, sa ức, kin sườn, bụng cheo), la queue ronde, les cuisses longues, les articulations nerveuses, les pattes courtes. Enfin, le lutteur parfait, d'après la croyance populaire, doit avoir deux épis de poils (khoáy) symétriques au sommet des épaules et deux sur les cuisses.

Les bêtes sont choisies en pleine force, entre huit et dix ans.

Dès l'acquisition, les animaux sont solennellement présentés au génie et sont l'objet de soins tout particuliers du 3e au 8e mois, de telle sorte qu'ils arrivent à peser entre 700 à 800 kilos au moment des combats.

Selon la croyance populaire, leur caractère changerait. Ils deviendraient fiers et ne se mêleraient plus aux troupeaux.

⁂

Après des éliminatoires qui ont lieu le 8 ou 9 du 6e mois, la fête continue le 30 du 7e mois. Les officiants se rendent en grande cérémonie au pagodon dédié au génie et transportent cérémonieusement le brûle-parfum au dinh cantonal. Des cérémonies cultuelles y sont dès lors accomplies tous les jours.

Le 10 du 8e mois les grands combats ont lieu.

Tous les animaux ayant pris part aux éliminatoires (quatorze) sont présentés, mais seuls combattent en demi-finales puis en finale trois buffles de Đồ-sơn, deux de Đồ-hải et un de Ngọc-xuyên.

Les buffles sont amenés sur le terrain en grande pompe, escortés de porteurs de parasols, d'armes cultuelles, de bannières, de tam-tams qui résonnent sans interruption pendant les rencontres, et d'un palanquin.

Les combattants sont mis face à face. Parfois l'un d'entre eux fuit. Parfois la lutte est acharnée. Celui qui quitte le premier l'enceinte rituelle est déclaré battu, bien qu'il arrive que le combat se poursuive hors de cette enceinte. A la finale, les vainqueurs sont classés premier, deuxième, troisième. Le village gagnant perçoit une prime.

Dans la journée du 10 du 8e mois, vainqueurs et vaincus sont solennellement sacrifiés en l'honneur du génie. Des parts de la viande sacrée sont naturellement distribuées aux habitants ayant participé aux frais d'achat et d'élevage.

⁂

Dix mille personnes assistent annuellement à cette fête populaire. Beaucoup y viennent pour muser... D'autres plus sérieux, suivent les combats avec attention, et des paris élevés sont engagés.

Et le bon génie Điểm-Tước Đại-Vương continue à étendre sa bienveillante protection sur les humbles maisonnettes des villages du canton de Dô-son.

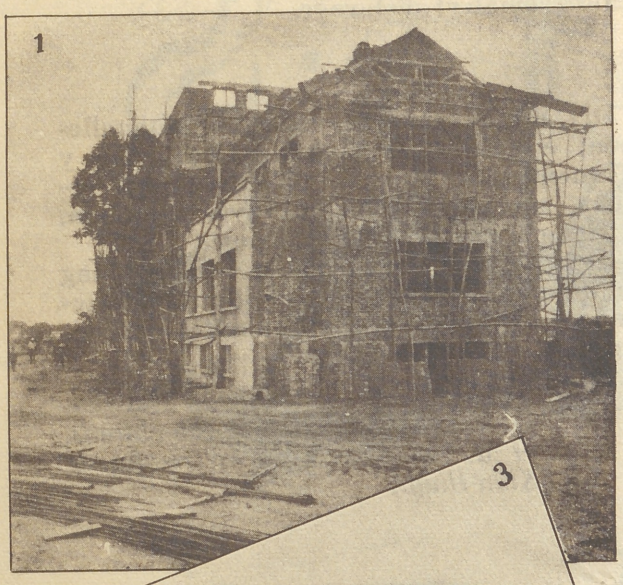
(*D'après des notes de M.* NGUYÊN-VAN-LIÊM, *vétérinaire indochinois, et M.* NGÔ-QUÔC-CÔN, *ex-tri-phu de Kiên-thuy.*)



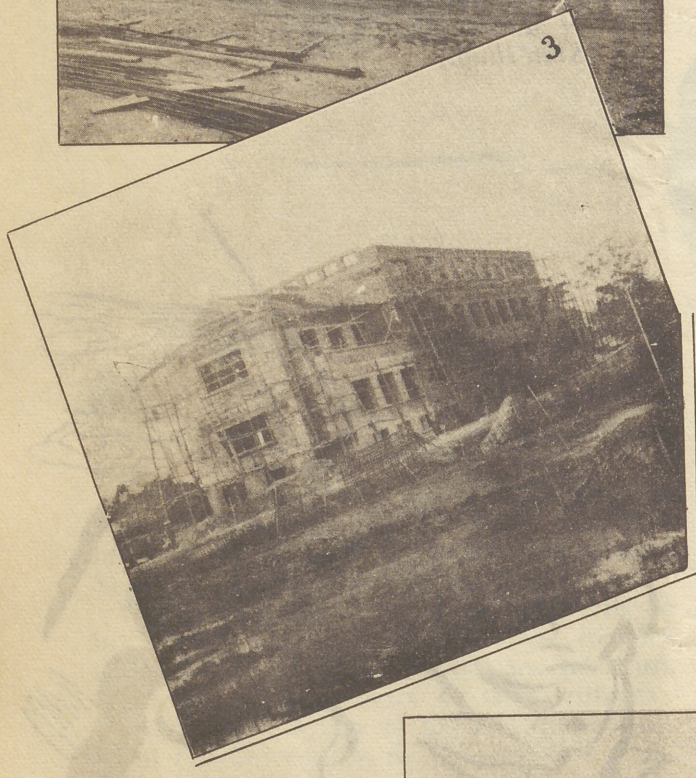
Le vieillard aux cheveux blancs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

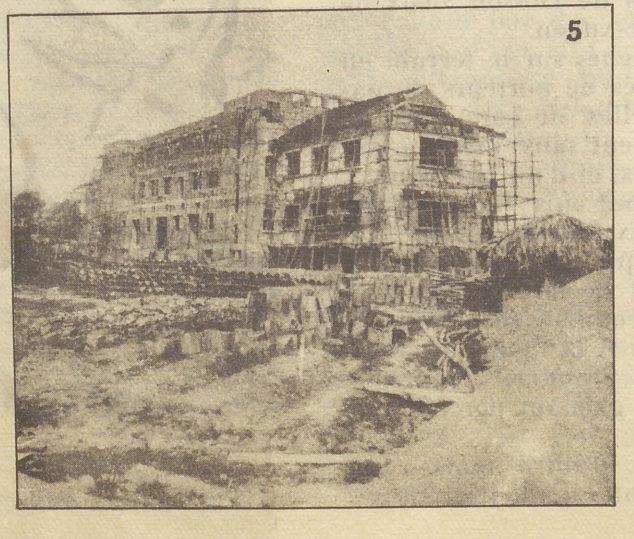
ÉTAT D'AVANCEMENT DU PREMIER PAVILLON DE LA CITÉ UNIVERSITAIRE


1


2


3


4


5

1. — Côté Est
2. — Côté Sud-Est
3. — Côté Sud-Ouest
4. — Côté Sud
5. — Côté Nord-Ouest

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Interview de M. le Commissaire Martin

Directeur des Services Économiques

Demande. — Quels sont les grands problèmes actuels de l'Indochine ?

Réponse. — Je crois qu'il convient d'abord de rappeler que l'Indochine est un pays économiquement neuf, qui, jusqu'à la guerre, vivait essentiellement de l'exportation des produits agricoles et recevait de l'étranger la plupart des marchandises nécessaires à son ravitaillement ou les matières premières destinées à son industrie. Le mouvement des échanges était orienté vers la Métropole, à destination ou en provenance de laquelle plus de 45 % des exportations et plus de 50 % des importations étaient effectuées. L'arrêt des communications avec la France, la fermeture progressive de tous les marchés en Extrême-Orient, à l'exception du Japon, ont eu pour résultat de replacer l'économie de l'Indochine dans le cadre géographique de l'Asie orientale et l'ont amenée à assurer son ravitaillement et à chercher l'écoulement de ses produits à l'intérieur de cette zone. Le premier problème posé en Indochine par la situation actuelle est le maintien des exportations qui se chiffraient en la période normale à environ 4 millions de tonnes par an.

D. — Dans quelle mesure a-t-on pu le réaliser ?

R. — Après l'armistice, une partie des produits d'Indochine ont pu être écoulés par l'intermédiaire des grands ports d'Extrême-Orient, et notamment Shanghai. Ces exportations ne sont plus actuellement possibles et doivent être dirigées vers le marché japonais. Les exportations d'Indochine à destination du Japon ont fait l'objet d'accords économiques signés à Tokyo l'année dernière et, pour cette année, à Saigon, le 18 juillet dernier. Ces accords prévoient la vente au Japon de la quantité disponible de la récolte de riz et de maïs de l'Indochine, d'une quantité importante de minerais et un certain tonnage de produits secondaires. On doit souligner que ces accords règlent d'une façon satisfaisante le problème des exportations des produits indochinois et permettent d'éviter à la fois la mévente et l'effondrement des cours.

D. — Radio-Delhi, qui ne manque pas une occasion de nous être désagréable, a affirmé l'autre jour que le riz pourrissait dans les dépôts de Saigon, faute de bateaux pour être exporté. Que pensez-vous de cette affirmation ?

R. — Nous ne devons pas nous étonner des informations plus ou moins tendancieuses de la radio anglo-gaulliste. Il est évident que les opérations de guerre qui se sont poursuivies dans la zone d'Extrême-Orient ne permettent pas une rotation des navires aussi régulière qu'en temps de paix. Il en résulte que l'on a été amené à assurer le stockage du riz dans des magasins spéciaux pour permettre aux usines de travailler régulièrement. Cependant toutes les quantités usinées ont pu être exportées assez rapidement, sans qu'à aucun moment se soit vraiment posé le problème de la conservation du riz.

D. — Le Japon absorbe-t-il toute notre production de caoutchouc, malgré la grosse quantité de cette matière qu'il a pu trouver dans ses récentes conquêtes ?

R. — Les ventes de caoutchouc ne sont pas prévues dans l'accord signé le 18 juillet, mais font l'objet des dispositions spéciales d'un contrat passé directement entre le Gouvernement français et le Gouvernement japonais. Sans pouvoir encore préciser quelles seront les quantités exactes à exporter au Japon en 1942, on peut toutefois faire savoir que des dispositions ont été prises pour que les quantités disponibles soient achetées par la Métropole et stockées en Indochine, en attendant des possibilités de transport. Il convient de préciser que, si les cours d'achat actuels ont dû subir certaine réduction, les prix payés aux planteurs sont encore très rémunérateurs et doivent permettre d'envisager l'avenir sans aucune inquiétude.

D. — En tout cas, en ce qui concerne le passé, le planteur d'Indochine peut se dire qu'il a été pratiquement seul à survivre à la tourmente ?

R. — Ces remarques sont valables pour tous les producteurs indochinois ! On ne saurait trop souligner le bonheur de l'Indochine, laquelle, coupée de la Métropole et entourée d'un monde en guerre, a pu non seulement conserver mais même développer son potentiel de production.

D. — Mais en matière économique, tout profane que je sois, je pense que le problème est double et qu'il faut non seulement vendre mais acheter. Quelle est la situation de l'Indochine quant à son ravitaillement ?

R. — Ce problème est particulièrement grave pour l'Indochine, en raison de sa structure économique peu développée et de la nécessité de faire appel aux importations pour tous les produits fabriqués Les importations ne peuvent plus, dans les circonstances actuelles, provenir que du Japon. Elles sont également réglées par les accords économiques du 18 juillet, qui prévoient, en contre-partie de nos exportations, une liste détaillée de marchandises japonaises à importer en Indochine. Le tonnage total qui pourra ainsi être acheté se monte à plus de 100.000 tonnes dont environ 65.000 tonnes de produits chimiques et métallurgiques.

D. — Il ne faut pas, n'est-ce pas, comparer en tonnage les marchandises fabriquées avec les matières premières que nous exportons. Je suppose que 100.000 tonnes de marchandises fabriquées représentent en valeur un tonnage infiniment plus considérable de matières premières ?

R. — Bien entendu, et je rappellerai seulement qu'en période normale les importations de l'Indochine se chiffraient en moyenne à 400.000 tonnes par an et ses exportations à 4 millions de tonnes. Si les importations prévues pour 1942 présentent une réduction considérable par rapport aux années d'avant-guerre, on doit toutefois

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

reconnaître qu'elles permettront de maintenir l'activité de nos industries et d'assurer un ravitaillement minimum des marchés indochinois. C'est ainsi que les chiffres prévus portent sur environ 65.000 tonnes de produits chimiques et métallurgiques, 11.000 tonnes de produits alimentaires, 10.000 tonnes de textiles, 3.000 tonnes de produits divers. Seule, ne peut être encore envisagée l'importation de carburants et de lubrifiants, mais dans ce domaine on peut dire que l'effort fourni depuis la guerre suffit par lui-même à réduire dans une mesure appréciable la différence entre nos importations de 1939 et nos besoins actuels. En effet, les importations ne suffisant pas à assurer les besoins, il a fallu développer la production des produits de remplacement. Le premier problème posé à l'industrie indochinoise a été de faire face au manque de carburants. Les importations en Indochine portaient sur des chiffres particulièrement élevés : 40.000 tonnes d'essence, 40.000 tonnes de pétrole, 20.000 tonnes de mazout, 15.000 tonnes d'huiles diverses étaient en moyenne importées chaque année. Il n'était pas question d'obtenir par des moyens locaux et dans des délais rapides une production aussi élevée. Il a donc été nécessaire d'imposer un certain nombre de mesures restrictives, de façon à satisfaire d'abord nos besoins essentiels. En plus de ces mesures, une importante réduction de consommation de carburants a été réalisée par le développement des gazogènes ; le chiffre des appareils en circulation a pu être porté en un an de 500 à plus de 2.000. L'essence a été remplacée par l'alcool déshydraté et les lubrifiants par des produits de substitution fabriqués localement. Le mazout enfin, indispensable pour la marche des usines électriques et des moteurs industriels, est maintenant remplacé par des huiles de poisson ou d'arachide. Pour obtenir l'arachide, les extensions de culture ont été réalisées notamment en Cochinchine et en Annam. Le chiffre de la production a pu être ainsi considérablement augmenté. Il faut reconnaître qu'il ne saurait suffire à assurer tous les besoins, notamment l'éclairage obtenu auparavant par le pétrole. Il en est résulté, notamment dans les campagnes, une demande importante et l'apparition d'un marché noir qui n'a pas manqué de gêner considérablement les opérations de ramassage. Le système de ramassage lui-même a dû être modifié dernièrement en tenant compte de cet élément et nous espérons que les mesures prises augmenteront les quantités d'arachides et d'huiles disponibles.

D. — Et pour les autres productions industrielles ?

R. — Il a fallu d'abord fabriquer un certain nombre de produits chimiques nécessaires à l'industrie. C'est ainsi qu'on peut citer le carbure de calcium nécessaire pour tous les travaux de soudure, la soude, dont les quantités produites suffiront bientôt aux besoins des savonneries, le chlorate de potasse nécessaire à la fabrication des allumettes, des explosifs destinés aux différents mines du Tonkin...

D. — Vous avez parlé des allumettes. C'est le point névralgique chez tous les Indochinois fumeurs. Pourquoi ne peut-on trouver d'allumettes qu'avec tant de difficultés et souvent de mauvaise qualité ?

R. — Je comprends mal cette inquiétude des consommateurs d'allumettes et je crois qu'il faut voir là surtout le résultat de la spéculation. Sans doute, la fabrication a dû être réduite par suite de la réduction de l'importation des matières premières, mais cette réduction n'a pas porté sur des quantités considérables. On ne s'en serait probablement pas aperçu si de nombreux intermédiaires (ou peut-être même des consommateurs inquiets) ne s'étaient précipités pour constituer des stocks importants. Ceux-ci ont en outre été dissimulés dans des endroits plus ou moins humides qui ont détérioré beaucoup de caisses.

D. — Pouvez-vous dire un mot d'un point certainement plus grave que celui des allumettes, à savoir la fonte ?

R. — Des essais ont été poursuivis depuis de longs mois au Tonkin pour la mise au point de hauts fourneaux. Plusieurs coulées d'une fonte de très belle qualité ont déjà été obtenues. Une dernière mise au point de l'installation est actuellement en cours, et l'on s'attend à commencer dès la fin de ce mois la production sur une base industrielle qui suffira à assurer les besoins de l'Indochine en fonte brute.

D. — Et pour le papier, où en sommes-nous ?

R. — La plupart des besoins en papiers étaient satisfaits par l'importation ; la consommation normale de l'Indochine est de l'ordre de 15.000 tonnes par an. La capacité de production des papeteries de l'Indochine ne peut dépasser 4.000 tonnes. Un effort est actuellement poursuivi pour augmenter la production artisanale qui était jusqu'ici limitée à peu près uniquement à la fabrication du papier-culte.

D. — Qu'est-ce que vous appelez « papier-culte » ?

R. — C'est cette qualité de papier qui est employé en quantité considérable dans les pagodes et pour toutes les fêtes rituelles annamites. Les fabrications artisanales pourront être sensiblement augmentées et leur production pourra servir aux impressions des livres et peut-être même des journaux. Il existe encore quelques stocks de papiers et les importations, quoique réduites, se poursuivent à un rythme régulier. On peut espérer que tous les besoins en papiers en Indochine pourront continuer à être assurés dans des conditions satisfaisantes. D'une façon générale, j'ai pu vous donner une note optimiste, néanmoins vous ne me croiriez pas si je vous disais qu'au milieu de la tourmente générale, l'Indochine est le seul pays où l'on ne manque de rien. C'est difficilement que nous arrivons à satisfaire les besoins essentiels et nous ne pourrons le faire que si, vous tous qui m'écoutez, vous nous y aidez. Mieux que des restrictions imposées, ce sont des restrictions volontaires de votre part qui nous aideront. Il faut remettre en honneur la vieille vertu d'économie et savoir se passer du superflu. Et si je dois donner un conseil, c'est celui-ci : n'achetez que ce qui vous est utile, et, ce que vous achetez, utilisez-le au maximum.

D. — Je vous remercie d'avoir bien voulu nous exposer les problèmes économiques de la Colonie avec tant de clarté et de franchise. Nous retirons de ce que vous avez dit une grande confiance dans l'avenir, et je suis persuadé que votre appel à la sagesse sera entendu, d'autant plus que jusqu'ici — souhaitons que cela continue — nous n'avons jamais eu à nous restreindre que dans notre superflu, et encore... !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CROQUIS TONKINOIS

Bruits nocturnes

par G. DUFRESNE (Binh-Yên)

NAM ne dort pas. Les incidents de la journée lui trottent par la cervelle et l'empêchent de s'endormir. Malgré cela, il ne peut fixer sa pensée sur quoi que ce soit. S'il essaie de réfléchir à un sujet, il glisse immédiatement à un autre, puis à un troisième.

Comme rien n'arrive à se suivre dans son esprit, comme la nuit l'empêche de voir ce qui est autour de lui, comme il n'a pas une cigarette aux lèvres ou, dans la bouche, une chique de bétel pour lui permettre de ne penser à rien, toute son attention se porte involontairement sur les bruits qui remplissent la maison.

Ce sont d'abord des grattements discrets, des fuites sur le plancher de pattes menues, suivis de brusques arrêts et du craquement de petits objets sous un dent aiguë : depuis que la lampe est éteinte, les souris sont sorties de leurs retraites, sous les meubles ; les rats ont émergé des caniveaux qui portent les eaux sales à l'égout ; par le ciel ouvert de la cour, au-dessus du bassin aux lotus, ils sont descendus le long du mur.

Tout ce petit peuple tenace, adroit et intelligent explore à présent les diverses chambres, flairant partout, entreprenant des trous dans les coffres à riz, profitant des moindres aubaines, prêt d'ailleurs, à la première alerte, à disparaître en un clin d'œil.

Mais voici un autre bruit, régulier, celui-là, et qui semble celui d'une vis que l'on ferait entrer par demi-tour dans une matière résistante et sonore. L'être qui vient de s'éveiller, rassuré par le silence et le calme de la nuit, passe sa vie dans un tunnel qu'il se creuse dans l'épaisseur des meubles et des boiseries.

Il vit du produit de son travail de perceur ; son logement avance au fur et à mesure qu'il en dévore la place, et ses déjections, une fine poussière où ne subsistent plus que les éléments indigestes du bois, le comblent peu à peu derrière lui.

Protégé par l'épaisseur de la planche dans laquelle sa mère a déposé l'œuf dont il est sorti, il peut se croire à bon droit hors de toute atteinte. Il n'est pas obligé à la même prudence que le rongeur. Aussi le bruit de ses mandibules résonne-t-il, amplifié encore par la résonance de l'armoire dont il dévore une des parois. A peine un choc brutal contre celle-ci est-il capable de le faire taire un instant.

Quand son développement sera terminé, il sortira, un beau jour, sous la forme bien différente d'un élégant coléoptère au corselet hérissé de pointes dures, aux fines antennes segmentées. D'ici là, pendant un temps qui varie, selon les genres et les espèces, de un à trois ans et plus, il continuera, sans repos, dans le noir, sa tâche de condamné aux mines. Il y deviendra gros et gras malgré l'aridité de son régime, à force de temps et de patience.

Pour cela, il videra, planche par planche, le meuble qu'il habite, laissant seulement, entre l'extérieur et lui, une mince pellicule de bois qui le soustraira à tous les regards. Le meuble qui lui fournit le gîte et le couvert ne paraîtra pas changé. Il est vrai qu'un heurt inaccoutumé fera tomber, au milieu d'un nuage de poudre blanche, le meuble qu'un maître de maison soigneux n'aura pas sondé assez à temps.

Les coups réguliers de la mâchoire du « con mọt » n'empêchent pas Nam d'entendre le frémissement ininterrompu des ailes des moustiques. Il est devenu plus intense avec l'obscurité. On l'entend, sans pouvoir préciser d'où il vient.

Dans tous les angles de la maison, cette symphonie de sourdes rumeurs vibre comme une lame d'acier dont on amortirait le son. Parfois, l'une de ces vibrations se rapproche et s'éteint brusquement contre les mailles de la moustiquaire.

Parfois aussi, le claquement de deux mâchoires minuscules fait comprendre à Nam qu'un margouillat vient de le délivrer d'un moustique. Et Nam regrette que le petit lézard familier dont des calomnies populaires lui faisaient autrefois craindre la morsure ne puisse faire aussi la chasse à la fourmi blanche.

C'est qu'il pense à cet insecte d'une façon presque obsédante : plusieurs de ses livres qu'il employait rarement ont été retrouvés par lui percés de part en part, ce qui restait des feuillets maçonnés par cet enduit d'un gris brunâtre dont les termites empâtent tous les lieux où les habitent.

Un jour, il essayait de soulever sa malle qui semblait collée au plancher. Les poignées lui en sont restées dans les mains, et tout s'est effon-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dré. Rien ne subsistait qu'une lamelle de bois sur les faces extérieures des planches ; tout ce qui avait été sa petite fortune était remplacé par une sorte de construction compliquée, une sorte d'éponge rigide et friable.

Au milieu grouillaient des milliers de ces insectes mous et blanchâtres qui laissaient entendre un léger bruit fait de millions de craquements imperceptibles. Ce bruit, Nam croit l'entendre encore à présent : pure illusion, sans doute, car les termites, lorsqu'ils ne sont pas dérangés, ont le talent de travailler en foule innombrable sans qu'on s'aperçoive de leur présence, — jusqu'au jour où tout s'écroule.

De croire avoir entendu les termites, Nam s'imagine, à présent, saisir les mouvements d'autres hôtes de la maison : les araignées, selon leur espèce, tissent sans se lasser leur toile entre les poutres, ou courent infatigablement à la recherche de leur proie. Entre les feuillets des livres, les lépismes agiles rongent le papier.

Parfois, un coup d'aile brutal suivi d'une chute sonore annonce l'arrivée d'un bousier ou d'un cancrelat, commensal que son odeur et sa voracité rendent répugnant, malgré ses belles ailes feuille morte et brun foncé. Il a la même avidité que le rat, et, comme au rat, tout lui est bon ; il est plus redoutable encore, en ce que sa forme et sa taille lui permettent de se dissimuler dans les moindres fentes, et ses ailes, d'aller plus loin et d'échapper plus facilement à ses ennemis.

Nam ne se rend pas compte de la cause de tous les bruits qu'il perçoit : beaucoup cessent avec la lumière, et les êtres qui les produisent savent admirablement se dérober à la recherche, car ils sont, pour la plupart, de taille infime et de couleur neutre. De plus, ils ne fuient pas moins l'homme que le margouillat ou l'araignée.

Nam ne les a peut-être jamais vus et ne les distingue que par leur cri particulier. L'un frappe, l'autre mord, un troisième gratte. Une infinité de sons, à peine perceptibles un par un, s'ajoutent les uns aux autres. Cela fait un crissement qui sort de toutes les planches et de tous les objets. La nuit semble avoir animé la maison, dont les murs paraissent devenus eux-mêmes vivants.

Mais voici que, par delà les murs, une autre rumeur s'élève des arbres et de la rizière. Le dernier orage a rempli d'eau tous les fonds : crapauds, grenouilles et rainettes sont dans la joie. Chaque espèce fait entendre sa clameur particulière, tonnante ou flûtée, et leur réunion couvre bientôt, pour l'oreille de Nam, tous les bruits qui s'élèvent autour de lui.

Tous les timbres sont mélangés dans cette rumeur confuse. Des notes aiguës la parsèment, et quelques appels qui semblent sortis du pavillon d'un instrument de cuivre. Mais la trame en est formée de sons graves. Il semble que l'on frotte sur la peau tendue d'un tambour pendant que l'on frappe l'une contre l'autre, par intervalles, des cliquettes de bambou.

On croirait entendre une baguette passer rapidement sur les dents d'un peigne, un bœuf mugir très loin. Mais l'on n'entend pas, entr'ouvrant l'herbe de sa tête aplatie et glissant entre les tiges avec une force pleine de souplesse le Silencieux qui va, tout à l'heure, faire son repas des plus enragés parmi tous ces enragés musiciens.

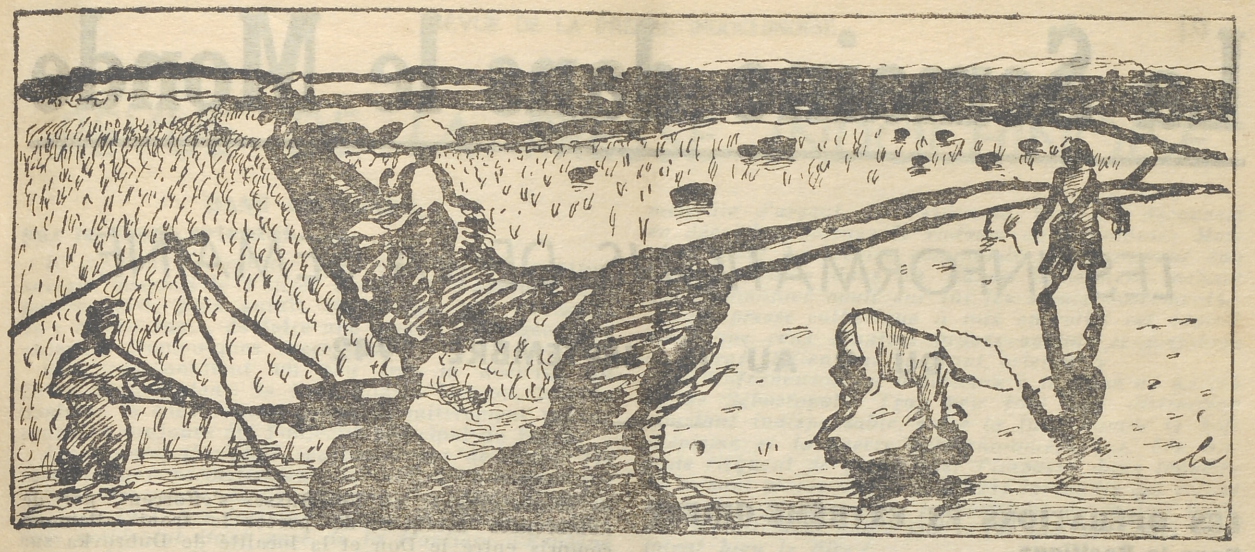
L'attention de Nam, une fois détournée de la maison, est prise tout entière par ces bruits du dehors. C'est une sérénade obsédante, qui ne fait pas la moindre trêve, car les musiciens sont des milliers. D'abord amusé de les entendre, Nam s'en lasse vite. Il essaie de s'abstraire de ce bruit qui lui martèle les oreilles. En voilà justement un autre qui vient de l'autre côté de la cloison, un bruit que Nam reconnaît, sans se rendre compte d'abord de ce qui peut le produire.

C'est un gargouillement léger, analogue à celui d'une pipe à eau, mais que suit une vibration plus légère, et qui fuse. Et Nam a brusquement compris : à côté, c'est Han qui habite ; Han, son camarade du collège ! Voilà donc pourquoi ce garçon, si bien noté jusqu'à présent, est maintenant toujours puni ! Voilà pourquoi ses joues, si pleines il y a deux mois, sont devenues creuses et livides . Voilà pourquoi cette intelligence s'est effacée !

Du coup, Nam oublie les crapauds, et les rats, et les moustiques. Une tristesse profonde lui emplit l'âme à la pensée de cette déchéance dont il ignorait la cause jusqu'à présent et dont un hasard d'insomnie vient de lui expliquer le mystère. C'en est fini du sommeil. Jusqu'au matin, le jeune garçon va se retourner sur sa natte en se demandant par quel moyen il pourra détourner son camarade de sa funeste passion...



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Poésie des deltas annamites

La civilisation annamite, a fixé ses traits essentiels dans les deltas du Tonkin et du Nord-Annam. Celui du Sông Ma est l'un de ceux qui ont supporté et entretenu sa lente élaboration, qui l'ont pour ainsi dire nourrie de leur influence, imprégnée de leur vertu, et qui ont été en même temps profondément transformés par elle, si profondément que le sol et l'homme y



apparaissent partout inséparables, et y composent une image complète, un tableau plein de sens.

Image monotone, a-t-on dit, tableau d'une fastidieuse uniformité, sans éclats, sans imprévu ; insipide panorama de rizières, dans la boue desquelles se déroule le même cycle de travaux, et s'agite la même humanité misérable, vêtue d'étoffes aux tons neutres ; succession de villages semblables, cernés de mares et de bambous, posés comme des îles parmi de mornes marécages, et, accrochés aux rubans minces et sinueux des diguettes qui les relient, vivant tous de la même vie. Tels sont les souvenirs de quelques voyageurs pressés, qui n'ont jamais eu le loisir ou la curiosité de regarder la campagne annamite autrement que de la banquette d'un wagon ou d'une automobile rapide ; tels encore les jugements sommaires de littérateurs et d'artistes hantés par la mémoire de ciels plus purs, et qui, par exemple, regrettant la précision des lignes et la violence des couleurs sous le soleil méditerranéen, n'ont pas su déchirer le voile des premières impressions, et découvrir au-dessous toute la richesse de la réalité. Si celle-ci ne ménage pas de vives oppositions, de contrastes éclatants, elle offre cependant à l'observateur attentif une grande variété de nuances. A l'analyse minutieuse, la physionomie du delta se complique : des traits se creusent, des plans viennent à saillir, un jeu d'ombres et de lumières s'ordonne ; cette image imprécise et floue s'éclaire et s'anime, on en saisit tous les détails, on en perçoit l'originalité. Quand l'Européen débarque pour la première fois à Saigon, tous les indigènes lui paraissent semblables, mais il



apprend vite à les distinguer et à reconnaître que l'individualité des physionomies n'est pas moindre ici qu'en Europe. Une observation plus méthodique, plus longuement poursuivie, restitue aussi la vraie figure des deltas annamites.

(D'après ROBEQUAIN.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Semaine dans le Monde

LES INFORMATIONS DE LA SEMAINE

DU 9 AU 15 SEPTEMBRE 1942

LES OPÉRATIONS EN EXTRÊME-ORIENT

Dans le Pacifique.

Les troupes japonaises ont réussi à traverser les montagnes d'Owen Stanley, de plus de 6.000 pieds d'altitude, en Nouvelle-Guinée, près de Kokoda et avancent maintenant le long des routes de montagne vers le Sud de la chaîne montagneuse.

Les troupes japonaises ont atteint Moyala, à 8 milles seulement de la passe de la chaîne de Owen Stanley et à 44 milles de Port-Moresby.

En Birmanie.

Des avions Blenheim et des bombardiers Lockheed Hudson ont été abattus par l'aviation japonaise le 9 septembre, lors d'une attaque contre la ville d'Akyab, en Birmanie.

En Chine.

Au cours du réajustement de la ligne de front du Chékiang depuis le 13 avril, les forces japonaises se sont assurées la possession de positions stratégiques au Nord de Kinhwa, Lanchi et Wui. Ces nouvelles positions stratégiques acquises par les Nippons leur permettront de mettre fin aux activités souterraines de l'ennemi dans la région maintenant pacifiée du Yang-Tsé inférieur.

On annonce d'autre part que des gardes japonais sont maintenant engagés dans des opérations de nettoyage contre des éléments de Chungking dans la zone de Changkiu, au N.-E. de Tsinan (Shantung).

Enfin, des troupes communistes chinoises sont entrées en conflit avec des éléments de Chungking à Yangshin (Hupeh). Des observateurs considèrent que ces combats aggravent les relations déjà tendues entre Chungking et les chefs communistes chinois sur la question de leur sphère d'influence respective.

SUR LES FRONTS D'EUROPE

En Russie.

L'avance allemande le long de la côte de la mer Noire subit un temps d'arrêt, causé par la nécessité pour l'armée allemande d'amener des renforts, du matériel lourd et de l'artillerie.

Ses convois de ravitaillement sont retardés par le fait qu'ils doivent passer par une unique route à trafic relativement restreint passant par Rostov. De plus, un autre obstacle non négligeable est l'action de la flotte soviétique de la mer Noire qui bombarde la route en corniche et contre laquelle les Allemands n'ont pratiquement rien à opposer. Enfin, on annonce que le 10 septembre dernier les forces germano-roumaines ont pu prendre pied sur la route au Sud de Tuapsé.

Les alpins allemands ont occupé et dépassé le 9 septembre le défilé de Marouch qui constitue le seul chemin d'accès du Nord au Sud vers Novoathos.

Les troupes russes font de gros efforts pour arrêter l'avance allemande vers Grosny, que d'importants contingents alliés auraient dépassé vers le Sud.

A Stalingrad, les combats se déroulent toujours à l'intérieur de la ville et vers le Don, aux environs de Kremenskaya, où les Russes s'efforcent, par de nombreuses attaques, de percer le front allemand compris entre le Don et la localité de Dubrovka sur la Volga et de se joindre aux troupes russes opérant dans le triangle Kremensk-Stalingrad-Kalatch. Des combats acharnés se déroulent également sur le cours moyen du Don, aux environs de la rivière Khoper, où les forces russes s'efforcent de franchir le fleuve et de pénétrer dans la boucle du Don. Les troupes du maréchal von Bock ont réalisé la fermeture complète du cercle autour de Stalingrad en pénétrant dans la région de Karsno Armeisk. Stalingrad doit donc être défendue uniquement par les forces russes qui se trouvent enfermées dans le cercle allemand. La tâche des troupes soviétiques ne peut être allégée que par des attaques qui peuvent être lancées au Nord et au Sud contre la face externe des forces d'investissement.

Le général Jukov, à l'Ouest de Moscou, aurait réussi à couper une importante voie ferrée reliant deux grandes villes et entre Rjev et Viazma les troupes soviétiques auraient avancé de 5 kilomètres sur un large front.

En Atlantique et en Méditerranée.

Le tonnage total coulé depuis le début de la guerre à la date du 31 août dernier se monte à 20.300.000 tonnes environ.

A Madagascar.

Les Britanniques ont attaqué simultanément le matin du 10 septembre Majunga, Ambaja, à 200 kilomètres au Sud de Diego-Suarez, et Morondava, à 550 kilomètres au Sud de Majunga. Les colonnes britanniques débarquées avancent dans trois directions : 1° depuis Majunga, par la route de Tananarive, elles ont occupé Maevatana le 13 septembre ; 2° à partir de Diégo-Suarez des colonnes se dirigent vers le Sud ; 3° de Morondava en direction de Mahabé et la vallée de Manambarea, où les troupes britanniques ont, le 11, dépassé Mahado.

Les Anglais prétendent avoir besoin de positions stratégiques dans l'Ouest de Madagascar pour assurer la sécurité de la navigation dans le canal de Mozambique, passage de leurs convois vers la mer Rouge (ravitaillement de l'Egypte) et vers le golfe Persique (ravitaillement de la Russie).

En France.

M. Bichelonne, secrétaire d'Etat à la Production industrielle, a précisé et justifié le rôle de la répartition industrielle, rendue nécessaire par l'arrêt brutal des importations, dans une déclaration où il dit notamment : « Dans un monde dont les moyens techniques issus de la science évoluent terriblement sans que l'homme se transforme sensiblement, une liberté de compétition ne saurait engendrer que le désordre, des révolutions et des guerres.

» L'homme est désormais trop puissant et trop nombreux sur une terre trop petite pour qu'il puisse vivre sans une discipline renforcée.

» Le mot d'ordre de la société de demain est donc constitué par ce triptyque : organisation politique, organisation économique, organisation sociale. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

DANS LE MONDE

Sur le Front oriental.

Il convient de réfuter les commentaires neutres, suivant lesquels le Führer avait cru d'abord à une guerre-éclair, puis aurait été obligé, par l'« imprévu » conflit russe, de faire une guerre prolongée, avec objectifs économiques successifs.

Ces gens oublient un peu trop la doctrine du *Drang Nach Osten :* la lutte contre Moscou, loin de modifier le cours d'une guerre primitivement prévue courte, a toujours été l'objectif principal du Reich.

Jusqu'alors, il s'était seulement agi de réunir les facteurs qui permettraient de réaliser l'authentique idéal germanique de l'expansion vers l'Est. C'est le 22 juin 1941, ces facteurs ayant été réunis, le barrage occidental étant posé de la frontière d'Espagne aux confins arctiques sur les rives de l'Europe, et de Barcelone aux Détroits le continent, la Méditerranée étant passée sous la domination allemande, que s'engagea le gigantesque conflit — le seul, et exactement celui qu'avaient conçu avant septembre 1939 le Führer et ses généraux.

(IMPARTIAL du 5 septembre 1942.)

Une « offensive d'hiver » ?

Une « offensive d'hiver » au Sud, succèdera-t-elle à l'offensive d'été au Nord ? De toutes façons, l'hiver prochain ne sera pas, pour le Reich et ses alliés, ce qu'a été le précédent :

L'hiver 1942, n'empêchera en rien les opérations dans ces régions caucasiennes et du Moyen-Orient où règne un printemps perpétuel, cependant que plus au Nord toute surprise sera exclue si Stalingrad et le coude du fleuve sont solidement tenus par la Wehrmacht.

On en revient ici au plan maintes fois évoqué de la tenaille gigantesque dont une branche est maniée par le maréchal von Bock et l'autre par son émule en Egypte, le maréchal Rommel. Tout indique qu'avec les variantes imposées par les circonstances le Haut Commandement allemand exécute actuellement ce plan qui pourrait aboutir à terminer la guerre non pas en Europe mais à Bassorah.

. . . . . .

Les Ottomans seront-ils mis, enfin, dans l'obligation de choisir ? Sera ce l'épineuse question de la flotte soviétique dans la mer Noire qui sera le prétexte à mettre le feu aux poudres ?

Ne vaticinons point mais reconnaissons que les semaines à venir, peut-être les jours, pourraient être fertiles en surprises et constituer un tournant décisif pour cette guerre qui en compta tant.

(IMPARTIAL du 7 septembre 1942).

L'Europe entière, lutte en Russie, contre Moscou, pour la civilisation occidentale.

Le journal l'Union, *dans son numéro du 14 juillet 1942, publie dans « Nouvelles du monde catholique » et sous le titre « une lettre du Saint-Père » une information qui ne saurait laisser personne indifférent.*

« S. S. le Pape Pie XII a fait l'éloge de l'héroïsme chrétien de ceux qui luttent contre le bolchevisme sur le front oriental, dans une lettre que le cardinal secrétaire d'Etat Maglione a envoyée au capitaine italien Luigi Vinzia par ordre du Saint-Père.

» Dans cette lettre le Pape dit, en outre, que l'action héroïque et religieuse du capitaine Luigi Vinzia et de ses camarades a causé une grande admiration au Saint-Père qui a été tellement transporté de joie qu'il embrasse en pensée le brave jeune homme qu'il compare aux chrétiens de l'Antiquité.

» Cette lettre a été dictée à la suite d'un exploit du jeune lieutenant Luigi Vinzia qui a été promu en même temps au rang de capitaine et décoré de la médaille d'argent. Le lieutenant Vinzia a découvert en décembre dernier le cadavre de l'aumônier Mezzoni, mort en service commandé. Il a ramené son cadavre jusque dans les lignes italiennes, sachant que l'aumônier avait sur lui les saints Sacrements.

» La presse catholique a mis en relief cet exploit ainsi que ceux d'autres braves soldats et membres du clergé italien sur le front oriental. »

Et l'information est antérieure à la prise de Kertch et de Sébastopol... Trop peu font une distinction pourtant indispensable, entre la lutte contre le bolchévisme et la guerre germano-américaine. Les Anglais risquent de payer cher l'impasse dans laquelle ils se sont placés depuis mai 1941 lorsqu'ils ont refusé de prêter attention aux propositions de Rudolf Hess, qui n'était sans doute pas si fol que ses amis voulaient bien le dire !

(LEGIONNAIRE DU TONKIN du 1er septembre 1942.)

Oui, les Soviets luttent pour leur régime, cela explique la défense désespérée de Stalingrad.

Il est à peu près certain que la déconfiture de l'armée rouge entraînerait la chute du régime soviétique. Selon toute vraisemblance, cette chute se produirait d'un seul coup, sans avoir été annoncée par des signes avant-coureurs, comme l'écroulement d'un édifice miné par la base.

On s'explique dès lors la farouche volonté de résistance des dirigeants bolcheviks, qui n'ont pas hésité de jeter dans le gouffre de la guerre des millions d'hommes et une masse considérable de matériel. Au prix d'efforts épuisants pour le pays, ils pourront « tenir » encore jusqu'au printemps de 1943. Mais iront-ils plus loin et pourront-ils repousser définitivement les formidables assauts répétés de la Wehrmacht ?

(DEPECHE du 5 septembre 1942.)

Et nos braves Anglo-Saxons ?

Chacun déploie l'héroïsme qu'il peut. Pendant que leurs alliés de l'armée rouge se font massacrer jusqu'au dernier, nos vaillants gentlemen ont, eux aussi, leurs champs de bataille, leurs « deuxièmes fronts ».

A savoir le bombardement des populations civiles en France.

A bombarder de trois ou quatre mille mètres de haut une grande ville comme Rouen, les pilotes devaient pourtant bien savoir que leurs chances de détruire des objectifs militaires étaient bien minces, et celles de causer de graves dommages à une population civile et neutre, beaucoup plus considérables.

Beaucoup de Français absolument sincères conservaient de l'amitié pour les Américains et croyaient être payés de retour. Le bombardement de Rouen n'est pas de ces gestes qui favoriseraient la durée d'une telle tournure d'esprit.

(VOLONTE INDOCHINOISE du 9 septembre 1942.)

Et cette fois, ce ne sont plus seulement les Anglais, mais aussi les Américains, ce qui est infiniment plus douloureux encore, s'il est possible, aux cœurs qui se souviennent. (Quel mal aura fait la néfaste bande judéo-ploutocrate qui gravite autour de M. Delano-Roosevelt !)

Désormais, Washington nous autorise à mourir sous les bombes de ses « Boston »...

— « La Fayette, les voici.

« Les voici les « Boston » de ceux que vous avez délivrés du joug anglais ! »

Et ils nous tuent.

(VOIX D'EMPIRE du 9 septembre 1942.)

A savoir aussi, le plus récent fait d'armes, britannique, celui-là.

Comme il fallait que l'opinion anglaise ait l'impression de ressentir la gloire attachée aux armées britanniques, M. Winston Churchill a décidé de faire progresser deux divisions motorisées vers Tananarive.

(VOIX D'EMPIRE DU 12 septembre 1942.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Oui, comment le vrai visage de ceux que nous avions cru un peuple de gentlemen peut-il ne pas paraître à *tous* les Français, dans son cynisme égoïste et écœurant ?

Les Anglais, qui ne trouvent pas le moyen d'attaquer en Egypte, ont pu rassembler, pour assaillir Madagascar, deux divisions motorisées. Ces deux divisions, soit 40.000 hommes, sont opposées à 1.500 Franco-Malgaches !

Voilà la vraie mesure de la lâcheté de Londres.

(VOIX D'EMPIRE du 12 septembre 1942.)

L'ineffable Winston, dans son répertoire.

Ah ! pour ça, il parle ! Cet homme, qui s'est fait traiter, en pleine Chambre des Communes, de « désastre national », s'est exprimé ainsi, en parlant de l'Egypte, et de la VIII[e] armée.

« *Elle fut réduite en capilotade par Rommel* », *mais maintenant « la voici rénovée et capable de tenir quelques mois, alleluia !* » (*sic*)...

et en parlant du « dear » Staline (lui qui disait en 1936 : *la malheureuse Russie connaît le martyre prolongé d'une prétendue civilisation odieuse que lui imposent des individus tarés...*

... Le Géorgien qui les commande est peut être plus qu'un criminel, ses méthodes sont sataniques. L'avènement de cet homme est apocalyptique. (*Manchester Guardian.*)

cette fois, cet homme inénarrable a déclaré, avec une dignité toute britannique, que le « Président Staline » (*sic*) lui avait semblé un personnage *rude parfois, avec un certain sens de l'humour* (*re-sic*) *je crois que je lui ai fait croire* (*re-re-sic !*) *que nous sommes une bonne paire d'amis...* (etc...).

Tout ceci n'est encore que grotesque — mais ce qui est tragique, c'est que ce pauvre homme travaille inconsciemment de son mieux à la réalisation des espoirs de Lénine, qui déclara que *la plus grande chance du communisme serait « un jour de pouvoir s'allier avec un des belligérants de la prochaine guerre capitaliste pour imposer ensuite plus aisément la révolution du prolétariat en Europe et dans le Monde » ?*

« Il faudra que l'U. R. S. S. demeure neutre et n'entre en lice qu'après constatation de l'épuisement des belligérants capitalistes. »

Ainsi plane désormais sur l'Europe l'ombre alourdie d'un marxisme menaçant sans que la Grande-Bretagne en soit émue. De la sorte prête-t-elle la main au plus grand crime qui ait jamais été perpétré contre l'Humanité.

C'est cette complicité que M. Winston Churchill a osé affirmer hier à la face du monde en s'adressant aux Communes :

« Le but de ma visite à Moscou a été d'amener la confiance », a-t-il dit.

Mais les forces du Mal ne sauraient triompher.

(VOIX D'EMPIRE du 10 septembre 1942.)

Ce qui est en jeu.

Aussi ne peut-on qu'approuver la conclusion de Jean de Blangey, qui écrit dans l'IMPARTIAL :

D'où la signification profonde de cette guerre qui décidera si l'humanité doit continuer à vivre dans le culte plus ou moins déguisé du veau d'or.

. . . . . .

Rebâtir un monde nouveau, — tel est le but de guerre de l'Axe — à quoi se rallie la France, demeurée une grande personne morale après sa défaite.

S'accrocher désespérément au passé, aux vieilleries démocratiques, maintenir à tout prix le capitalisme et les trusts — c'est là pourquoi les Anglo-Saxons sont entrés en guerre.

. . . . . .

L'Axe doit vaincre, — qui annonce la vie et un avenir nouveau, le seul où la France puisse retrouver une place digne de son passé glorieux. Les puissances anglo-saxonnes, elles, ne représentent que les routines périmées, les formules vieillottes, — la Mort !

(IMPARTIAL du 8 septembre 1942.)

Et demain, l'Europe.

Cette idée d'une entité européenne, issue de la bonne entente de trente peuples du continent, doit cesser d'être inconciliable avec les nationalismes particularistes de ces peuples ; sans quoi il ne reste aucun espoir de paisibles demains ; et c'est l'écroulement définitif de l'Occident.

Il est possible de convaincre, en l'apaisant, le nationalisme ombrageux de chacun, en prêchant à tous cette vérité : c'est que l'alliage européen qui sortira inéluctablement du creuset de la guerre, tiendra sa qualité de la part que chaque peuple apportera de son génie propre.

(ACTION du 9 septembre 1942.)

EN FRANCE

Anniversaire.

« Septembre. Il y a eu hier soixante-douze ans que la III[e] République était née. »

Le 4 septembre 1870, à l'annonce de Sedan, l'équipe des Gambetta, Jules Favre, Jules Simon et autres voit enfin luire l'aube depuis si longtemps espérée. Les malheurs de la patrie comptent pour pas grand-chose dans les perspectives radieuses qui s'ouvrent et que Jules Favre caractérise par ce mot qui lui échappe et dont l'authenticité ne saurait être contestée : « Enfin les armées de l'Empire sont battues ! »

(IMPARTIAL DU 5 septembre 1942.)

Oui, dès le début, elle montrait son vrai visage, la République des Gamberlé (dit Gambetta), des Simon, et autres Crémieux...

Anniversaire, encore.

Il y a trois ans, en septembre 1939, mourait la paix : les judéo-démocrates d'aujourd'hui étaient les dignes héritiers de ceux de 1870.

Contrairement aux stipulations solennelles de la constitution républicaine de 1875, le Parlement français ne fut pas convoqué et n'eut pas à délibérer sur la déclaration de guerre. Nous savons qu'il fut mis devant le fait accompli convié simplement le lendemain du 3 septembre à voter les crédits militaires. Nous savons qu'à cette séance, Pierre Laval fut le seul au milieu des injures et des outrages à essayer de remonter le courant. Nous savons que sa voix et ses dramatiques objurgations furent étouffées sous les clameurs des bellicistes. Nous savons que le Maréchal Pétain convoqué le 20 août 1939 par Daladier pour lui remettre son rapport après inspection de nos forces, conclut le 26 août ce dit rapport par cet avis : Il faut à « tout prix » traiter et conserver la paix: nous ne sommes pas prêts. Nous savons que nous avons commencé la guerre avec quinze bombardiers, sans D. C. A., sans aviation de chasse, sans rien.

Nous savons aussi que les responsables de la guerre et de la défaite, réfugiés à Londres, couvrent le Maréchal et Pierre Laval d'insultes. Après nous avoir jetés dans le conflit et après nous l'avoir fait perdre, ces incapables veulent nous faire perdre la paix.

(IMPARTIAL du 4 septembre 1942.)

EN INDOCHINE

L'esprit nouveau, chez les jeunes.

Nous sommes quelque part en altitude : des jeunes, en vraies vacances, devisent et jouent sur une terrasse dans les poses les plus variées. Ils sont entre eux, sans chefs, sans mentors, sans parents, et ils ne se croient pas vus.

Or voici que tous se lèvent, se figent au garde-à-vous, étendent olympiquement le bras.

A quelques dizaines de mètres plus bas, la sonnerie aux couleurs venait de retentir ; et les couleurs descendaient dans les hiératiques rayons du couchant.

Geste, d'autant plus émouvant qu'il était spontané ! Eut-il été concevable avant les messages du Grand Enseigneur ?

(ACTION du 12 septembre 1942.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un Hanoi nouveau.

Dans le domaine de la matière, comme dans le domaine, moral, s'exerce du Nord au Sud de l'Union, l'action rénovatrice de l'Amiral.

Un Hanoi nouveau, notamment, va s'élaborer — tâche d'envergure, d'ailleurs, et qui ne se fera pas en un jour.

Fidèle à cette tradition et au plan de rénovation sociale qu'il s'est tracé, l'Amiral Decoux a la volonté d'apporter sans retard à la Vieille Ville, plus d'ordre, plus de lumière, plus d'hygiène et de sécurité ; d'y mettre plus en valeur un artisanat d'exceptionnelle qualité. Sur les directives du Chef, des architectes de talent ont achevé les plans de ce programme au principe duquel est d'ores et déjà acquise la grande majorité de l'opinion indochinoise.

Ainsi donc allons-nous entrevoir bientôt les grandes lignes d'un nouvel Hanoi qui sera demain l'un des plus beaux joyaux de l'Extrême-Orient.

(ACTION du 7 septembre 1942.)

Hygiène des villages.

Dans les campagnes aussi, il y a un effort à faire.

A la campagne, le Service de la voirie laisse à désirer. Des sentiers où ne peuvent passer deux personnes allant de front, des monceaux d'ordures des deux côtés, des plantes et des herbes envahissant tout, tout cela offre un spectacle des plus repoussants ! Et aux jours de pluie, on y patauge dans une boue infecte, car le manque d'égout entretient en permanence une eau croupissante.

Cette incurie doit finir. Je propose la solution suivante :

a) *Obliger les communes à élargir leurs voies ;*

b) *Assurer un service d'hygiène qui entretienne les voies dans un meilleur état de propreté ;*

c) *Réduire les dépenses superflues et constituer un budget communal de la voirie ;*

d) *Activer le pavage et le carrelage des sentiers communaux.*

(NUOC-NAM du 9 septembre 1942.)

Il y a là, pour les mandarins, une tâche urgente à entreprendre.

Education en Indochine.

En dépit de la situation actuelle de la nation, il n'est pas de cesse que le Gouverneur Général Decoux ne se préoccupe de la question d'enseignement du peuple indochinois.

. . . . . .

Le temps est révolu où les hautes fonctions étaient réservées aux « descendants des familles aristocratiques ». Maintenant c'est l'époque où de vrais talents sont utilisés.

(TIN-MOI du 7 septembre 1942.)

LA VIE INDOCHINOISE

La semaine du 8 au 15 septembre 1942.

Mardi 8. — Le Conseil privé du Tonkin s'est réuni sous la présidence de M. le Résident Supérieur Pierre Delsalle.

= Par arrêté du Gouverneur Général est promulgué en Indochine le décret du 7 août 1942, portant institution, à titre provisoire, d'une Chambre de Cassation en Indochine.

Mercredi 9. — Une conférence économique et financière s'est réunie sous la présidence de M. le Gouverneur Général Decoux.

Jeudi 10. — M. le Gouverneur Général et Mme Jean Decoux donnèrent le 10 septembre un dîner en l'honneur de S. E. l'Ambassadeur Kenkichi Yoshizawa, envoyé extraordinaire du Japon en Indochine.

Vendredi 11. — On annonce la prochaine construction de la nouvelle prison de Saigon, conçue suivant les plans les plus modernes, dont la réalisation représentera 5 millions de piastres.

Samedi 12. — Le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, adressa au Gouverneur Général Annet le télégramme suivant :

Union Indochinoise tout entière, profondément émue par la nouvelle agression britannique, adresse ses vœux aux courageux défenseurs de la Grande Ile.

Français et Indochinois vous expriment par mon intermédiaire leurs sentiments de confiance, de foi dans les destinées françaises de Madagascar et d'étroite solidarité impériale.

Lundi 13. — On annonce l'ouverture à l'Université du Cours pratique de langue japonaise pour l'hiver 1942-1943.

Du 21 au 27 septembre 1942
Écoutez RADIO-SAIGON.

Lundi 21. — 7 heures à 7 h. 20 : Informations ; — 12 heures : Informations, Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 15 : Revue de la presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Orchestre Tzigane ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Relais d'une émission spéciale de Radio-Tokyo ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 20 : Concert ; — 20 h. 45 : *Histoires bruxelloises*, par Alimor ; — 21 heures : *Le Courrier des auditeurs*, par Roméas ; — 21 h. 15 : *Vos disques préférés ;* — 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Mardi 22. — 7 heures : Heure exacte, Informations ; — 12 heures : Informations, Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 15 : Revue de la presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chœurs de la *Chauve-Souris ;* — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : Concert classique, Symphonie « *Oxford* », de Haydn, *Sonate*, de Brahms ; — 20 h. 50 : *Le Message du jour*, par la Légion ; — 21 heures : *Un programme provençal*, de Charles Cerighelli, avec chœurs sous la direction de M. Frayssinet ; — 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Mercredi 23. — 7 heures à 7 h. 20 : Informations ; — 12 heures : Informations, Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 15 : Revue de la presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique légère ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Pour les enfants : *Histoire de Jaboune ;* — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : Concert par M. et Mlle Véloso ; — 20 h. 45 : *L'esprit de la danse*, par Suzanne Vincenot ; — 21 h. 15 : *Mme de Sévigné et sa fille ;* — 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Jeudi 24. — 7 heures à 7 h. 20 : Informations ; — 12 h. 00 : Informations, Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 15 : Revue de la presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique militaire ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Concert ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : Théâtre : *Chifforton*, pièce d'André Birabeau ; — 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Vendredi 25. — 7 heures à 7 h. 20 : Informations ; — 12 heures : Informations, Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 15 : Revue de la presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : 12 h. 35 : Sélection de valses ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Colline vous parle ;* — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : *Le Message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le Coffret à Musique*, par Ch. Roques ; — 21 heures : Vos disques préférés ; — 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Samedi 26. — 7 heures à 7 h. 20 : Informations ; — 12 heures : Informations, Nouvelles d'Indochine ; — — 12 h. 15 : Revue de la presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Piano syncopé ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : *Le Message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le Casino des illusions ;* — 20 h. 50 : Musique de danse ; — 21 h. 15 : Nouvelles de France ; — 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Dimanche 27. — 7 heures à 7 h. 20 : Informations ; — 12 heures : Informations, Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique classique ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Causerie religieuse,* par le R. P. Parrel ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 07 : La semaine dans le monde ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : *Aïda,* opéra de Verdi, 2e partie ; — 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

TONKIN

Cécile-Doan, fille de M. Doan-van-Thu, docteur en médecine et de Mme, née Joséphine Guard (8 septembre 1942).

André, fils du lieutenant-colonel Raymond et de Mme, née Caillé (5 septembre 1942).

Jacques, fils de M. Gurogo Tatundjan et de Mme, née Landeau (6 septembre 1942).

Robert-Jean-Louis, fils de M. Auguste Traber et Mme Dinh-thi-Ngo (7 septembre 1942).

Alain-Bruno-Gérard, fils de M. René-Ferdinand Dassier et Mme, née Simond (7 septembre 1942).

Daniel-Patrick-Yves, fils de M. André-Adolphe-Pierre-Joseph Guillanton, inspecteur général des Mines de l'Indochine, chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre, et de Mme, née Naudet (9 septembre 1942).

Annie-Françoise-Marie, fille de M. François-Auguste Quiniou et de Mme, née Yvinec (7 septembre 1942).

Arlette-Annie, fille de M. Daniel Devautour et de Mme, née Niflis (8 septembre 1942).

Solange-Marie-Françoise, fille de M. André-Marie-Paul Chapaux et de Mme, née Jubert (9 septembre 1942).

COCHINCHINE

Philippe, fils de M. et de Mme Paul Le Sourd.

Mariages.

ANNAM

M. Guy Aron, lieutenant d'infanterie coloniale, avec Mlle Jeannine Vincenti.

TONKIN

M. Marcel-Charles Palisse, directeur adjoint de la Coopérative agricole de Ham-Rông, avec Mlle Odette-Jacqueline Benezet (12 septembre 1942).

COCHINCHINE

Mlle Paulette Zinetti avec M. Jean Rivas (16 septembre 1942).

Mlle Berthe Rosel avec M. Gustave Meillon, administrateur adjoint des Services Civils.

CAMBODGE

Mlle Paule de Chicourt avec le lieutenant Jean Dieu, délégué administratif de Léach (province de Pursat).

Décès.

TONKIN

Capitaine Georges Gourmel, chevalier de la Légion d'honneur, croix de guerre, titulaire de la Médaille coloniale.

M. Joseph Vigne, administrateur délégué de l'U. C. I. A., officier de la Légion d'honneur (3 septembre 1942).

Mme Riou, femme du docteur Riou, médecin-chef de 2e classe du corps de Santé (5 septembre 1942).

Emile-Henri Morlaas, maréchal des logis du 4e régiment d'artillerie coloniale (9 septembre 1942).

M. Jean-Pierre Tissot, fils de M. Ferdinand--Marcel-Félix Tissot, maréchal des logis-chef du 4e R. A. C., et de Mme, née Fourquet (14 septembre 1942).

Mme Nam-Huan, 72 ans, belle-mère de M. Bui-trong-Huu, rédacteur en chef du journal *Viêt-Cuong.*

COCHINCHINE

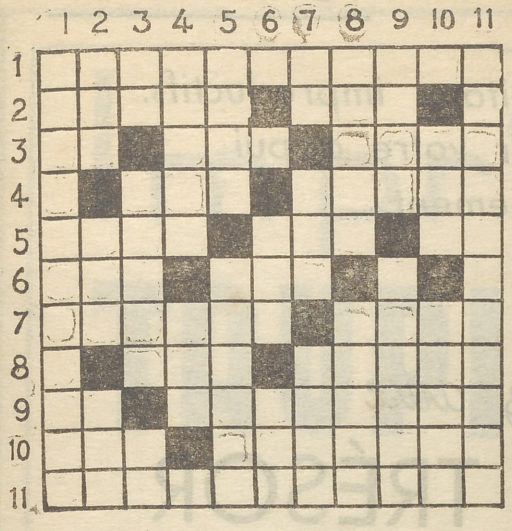
M. Ho-cong-Trinh, étudiant (9 septembre 1942).

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 82

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	C	R	I	S	T	A	L	L	I	S	É	E
2	I	■	F	O	L	■	R	E	F	U	G	E
3	M	P	■	L	■	L	■	■	■	I	■	■
4	E	O	B	■	R	A	Q	U	E	T	T	E
5	■	L	L	■	E	C	U	■	P	E	O	N
6	S	K	I	■	V	■	I	S	I	S	■	S
7	W	■	Z	I	E	M	■	E	S	■	R	■
8	E	R	Z	E	R	O	U	M	■	S	A	P
9	A	■	A	■	B	U	R	E	■	O	■	E
10	T	A	R	G	E	■	U	■	O	U	F	A
11	E	I	D	E	R	■	B	Y	R	D	■	R
12	R	E	■	L	E	■	U	■	E	E	■	Y

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MOTS CROISÉS N° 83



Horizontalement.

1. — Métaphysicien qui expliqua l'existence des corps par la révélation (1638-1715).
2. — Lulli en fut le vrai créateur en France — Peintre anglais (1799-1879).
3. — Conjonction — Boisson — Fusion de deux nuances extrêmes.
4. — Invite à sortir — Jambière d'armure.
5. — Traversa toute l'Asie par la Mongolie (1254-1323) — Grande cage — Préposition.
6. — Ornement de poinçon de comble — Crie, en parlant d'un cerf.
7. — Sorte de cornet-alto à pistons — D'un verbe exprimant une idée de décoloration.
8. — Parfois propre — Maladie des grains de froment.
9. — Affirmation étrangère — Auteur d'une pastorale dramatique qui se traduit par une sincérité réelle de la peinture de l'amour (1589-1670) — Dans « milieu ».
10. — Phonétiquement : rendu stupide — Anagramme d'un fils de Jacob — A un goût âcre.
11. — Mourut là où il avait fait mourir ses rivaux (1758-1794).

Verticalement.

1. — Elle portait, dit-on, à sa ceinture, des ciseaux pour tonsurer Henri III (1552-1596).
2. — Variété d'un fruit — Anagramme d'un écrivain américain (1809-1849) — En Finlande.
3. — Article — Soutint dix ans un siège — Fait bien sur la copie d'un élève.
4. — Représentée avec un instrument à cordes — Instrument à vent.
5. — Une réforme radicale de l'Eglise y fut tentée de 1441 à 1449 — Chimères.
6. — A plus d'un bras — Colonie anglaise.
7. — Article étranger — Interjection — Juge musulman.
8. — A le crâne dolichocéphale — Son apparition était très redoutée.
9. — Rivière de France aux belles gorges — Conjonction — Deux lettres de « serin ».
10. — Nom vulgaire d'une germandrée — Retoucher.
11. — Nécessaire.

Faites votre devoir :

donnez au

SECOURS NATIONAL

Imprimerie G. Taupin et Cie — *Le gérant :* TRUONG-CONG-DINH.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT — VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

▼

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

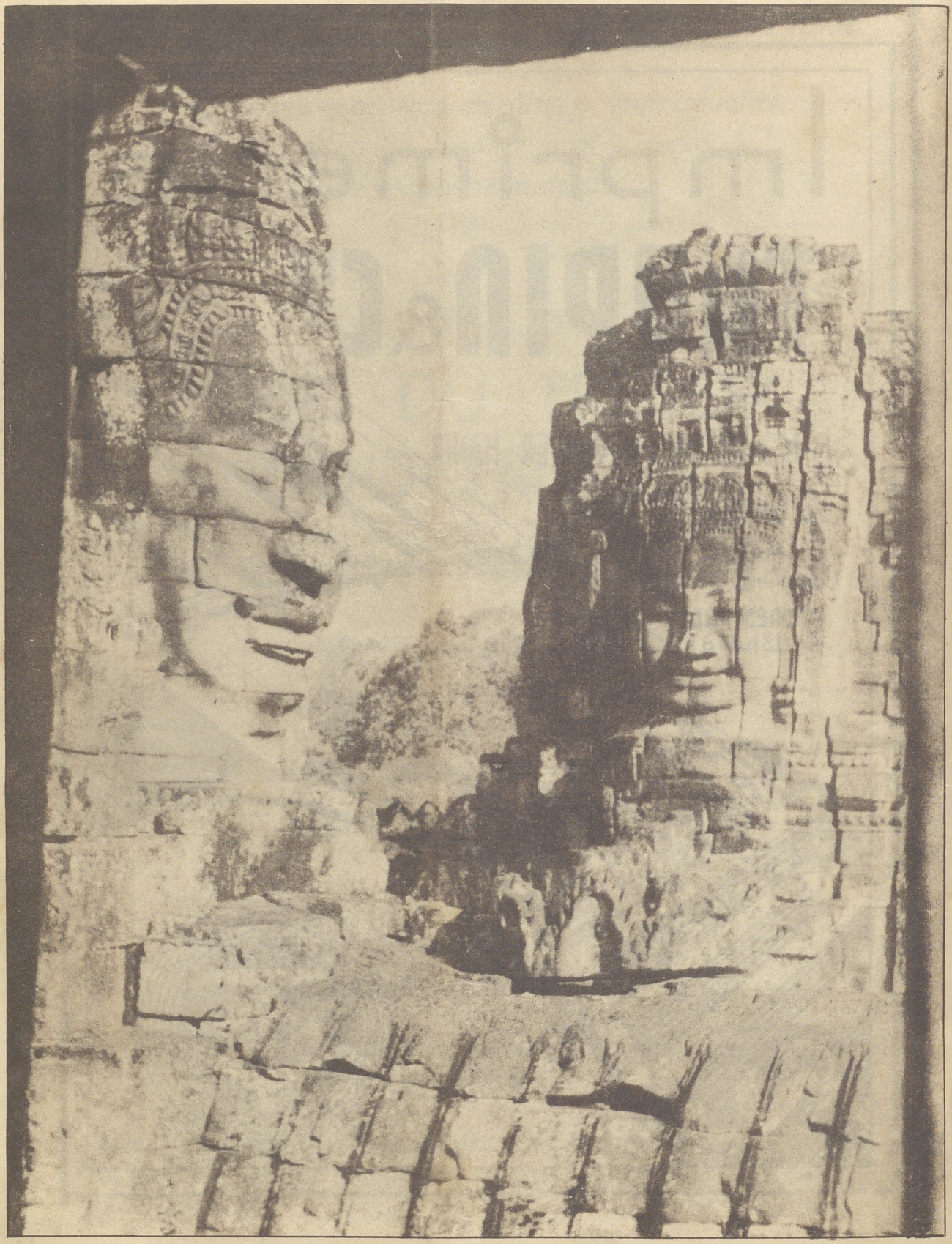
LE BUREAU EST OUVERT :

LE MATIN :
de 7h. à 11h.30

L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



ANGKOR

Photo HESBAY

Université Côte d'Azur. Bibliothèques